

Diasporiques

Les Cahiers du Cercle Gaston Crémieux

La majorité impose sa loi aux langues minoritaires

Le Président de la République vient de refuser la demande de révision constitutionnelle qui aurait permis à la France de ratifier la Charte européenne des langues régionales et minoritaires¹. Il serait inexact de dire que cette décision n'a fait d'heureux qu'à droite : les clivages vis-à-vis de la reconnaissance de la diversité constitutive de notre pays ne recourent pas ceux de l'échiquier politique. Comme au temps – hélas périodiquement récurrent – de la chasse aux foulards islamiques, on a le sentiment, à écouter certains, que la République ne serait rien moins qu'en danger si elle reconnaissait être pétrie de l'ensemble des cultures qui se côtoient et s'interfécondent dans le creuset national et que rien n'est plus urgent que d'effacer toute référence à ces apports.

Lisons par exemple le dernier éditorial de Didier Motchane dans *La Lettre de République Moderne*² : “ Confondre des mesures de soutien éventuel des langues régionales et l'inscription de celles-ci dans l'espace public... serait évidemment dissoudre la définition politique du peuple français dans un usage régionaliste, culturel ou linguistique de la notion de peuple ”. Et de conclure, quelques paragraphes plus loin, par cette véritable diatribe : “ Et derrière leur ringardise avenante et la nostalgie microscopique d'un espace de liberté que d'ailleurs personne désormais ne leur refuse se dissimule en général le désir de découper notre espace civique, un et indivisible par construction, en autant de lotissements régionalistes que peuvent en souhaiter les tenants d'un nouvel Ancien Régime, tous petits oligarques de la modernité ”.

L'idée selon laquelle la France serait “ une et indivisible ” est en effet largement répandue. Elle l'est peut-être “ *par construction* ”, comme l'écrit Motchane, mais elle ne l'est pas, ou plus, par... constitution. Notre Constitution précise en effet – ce qu'apparemment nombre de Français ignorent – que “ la France est une République *indivisible*, démocratique, laïque et sociale ”. Nulle trace de sa prétendue “ unicité ” dans ce texte fondamental, alors même que son “ indivisibilité ” est affirmée, en même temps que sa “ laïcité ”.

La République, en tant que collectivité politique organisée, ne fait aucune distinction – et l'on ne peut que s'en réjouir – entre les citoyens qui la composent : tous sont formellement égaux devant la loi, et cette égalité principielle se traduit en particulier par l'expression égalitaire du suffrage. Aucune entité administrative, territoriale ou non territoriale, ne saurait légitimement revendiquer des droits qui seraient propres aux individus qui la composent. Est-il pour autant légitime de n'envisager la collectivité nationale qu'en tant que pure association de citoyens égaux devant la loi ? Ce serait singulièrement réducteur au regard, précisément, de la complexité des liens de tous ordres qui fondent une nation dans sa réalité présente, dans son histoire et dans sa capacité évolutive, et qui lui confèrent sa spécificité et sa richesse culturelles.

La confusion, très profondément ancrée dans la culture française, entre État et Nation, ne saurait faire oublier qu'un pays comme la France s'est construit – et continue, heureusement, de se construire – à partir de son

histoire, faite d'échanges, de croisements, de métissages. Les grandes migrations, les conflits, le commerce bouleversent en permanence “ l'ordre ” dominant temporaire. Ce sont ces phénomènes démographiques, politiques et économiques qui façonnent en permanence le paysage culturel dans lequel nous vivons, et toute la question est de savoir si notre intérêt supérieur est de favoriser ou au contraire de freiner au maximum le mouvement permanent qui transforme progressivement notre société et sa façon de vivre.

Affirmer pour chacun la légitimité de son enracinement culturel, n'est-ce pas, de surcroît, la meilleure – et peut-être au fond la seule – façon d'admettre celle des “ autres ” ? Et le refus primaire d'élargir la représentation de l'espace public au-delà des seules relations entre des individus et l'État qui les conjoint ne revient-il pas, en fait, à n'admettre, en profondeur, qu'une seule façon d'être ? Ce qui revient à choisir inévitablement celle qui est quantitativement dominante.

La citoyenneté républicaine constitue l'ossature incontestée de ce pays ; au-delà de sa fonction régulatrice de la vie en société et de l'organisation formelle de la démocratie, elle a des dimensions éthiques qui n'échappent à personne.

(Suite page 28)

n° 11

Septembre 1999

Le sommaire est en page 27

¹ Voir l'éditorial du n° 8 de *Diasporiques*.
² N° 100, juillet 1999.



Un lobby, des lobbies...

Philippe Lazar

Ô combien révélatrice est la controverse qu'a déclenchée *post mortem* François Mitterrand par les propos que vient de rapporter non sans gourmandise Jean d'Ormesson.

Chacun, dans son registre, en profite pour régler ses comptes. Rien de surprenant dans la réaction de ses enfants : la négation enflammée de sa fille et l'explication circonstanciée de son fils sont, l'une et l'autre, l'expression d'une légitime piété filiale. D'autres propos, tels ceux, particulièrement significatifs, de Gilles Martinet¹ sont beaucoup plus inquiétants dans leur pernicieuse subtilité.

Gilles Martinet "n'aime pas" l'expression communauté juive, mais il l'utilise. Il reconnaît que les Français d'origine juive ne constituent pas un ensemble homogène, mais il oublie immédiatement ce constat de bon sens pour globaliser le comportement prêté à ladite communauté lorsque des événements majeurs la sollicitent, telle une situation difficile de l'État d'Israël ou, dans le même sac, les tentatives faites par certains pour atténuer les responsabilités de Vichy^a. Comme s'il s'agissait de la

même chose, et comme s'il existait chez "les Juifs" une réaction stéréotypée à tout événement susceptible de les concerner.

Disons-le clairement : oui, il existe des groupes de pression des lobbies – juifs, en particulier des lobbies sionistes ou religieux, comme il en existe dans tout ensemble humain, que ses contours soient nets ou flous. Ce n'est pas une grande découverte ! Mais c'est un véritable scandale que de relancer – ou de soutenir – l'idée qu'il existerait un lobby juif, précisément comme si les Juifs constituaient un groupe homogène, faisant bloc quelles que soient les circonstances. C'est là, au mieux, un témoignage d'ignorance de la diversité d'opinions et de comportement des Français d'origine juive^a, au pire celui de l'expression, enfin libérée, d'un antisémitisme latent. Car qu'est-ce que le racisme sinon, fondamentalement, la volonté de refuser à un groupe désigné par une qualification spécifique, les Juifs, les Arabes, les protestants..., le droit à la diversité ? ■

¹ Le Monde, 1^{er} septembre 1999

Antisémitisme... et sionisme

J.S. Nakhalnik

Dans la Pologne des années trente, les antisémites les plus virulents se prétendaient sionistes. Il y avait une logique dans cette affirmation : voulant débarrasser "leur" Pologne des Juifs, ils appuyaient l'idée de créer un État juif, quelque part loin de chez eux, vers où ils pourraient enfin expulser leurs millions d'indésirables¹.

Ce rappel pour illustrer l'évidence : que l'antisémitisme et l'antisionisme sont choses différentes, même si, pour une certaine gauche et ultra-gauche en France, le second sert souvent de paravent et de justification à une hostilité traditionnelle au Juif, ou plutôt à l'image qu'ils s'en sont faite. S'il n'est plus décent d'être raciste, il est acceptable, souhaitable même, de s'indigner des aspects condamnables – et il n'en manque pas – de "l'entité sioniste".

On a eu encore une illustration intéressante de cette confusion avec le débat autour de la phrase de François Mitterrand

¹ Ce qu'ils appelaient "sionisme" n'était pas nécessairement axé sur la Palestine – il ne fallait pas faire de la peine à la Grande-Bretagne, puissance mandataire, ni aux Arabes. Les "sionistes" antisémites polonais parlaient plus volontiers de Madagascar ou de l'Ouganda...

sur "l'influence puissante et nocive du lobby juif en France". Voyons cela. Le débat autour de l'affaire Bousquet était légitime, et légitime le désir des Juifs de France de voir l'homme traduit en justice. Que ce désir se fût exprimé publiquement est normal. Lobby ? Le terme est chargé (à tort, ce me semble) d'une lourde nuance négative, alors que la France, comme d'autres pays démocratiques, fonctionne à l'évidence en prenant à tout moment en compte le poids des différents groupes de pression. Les bouilleurs de cru naguère, les céréaliers récemment, les défenseurs du Larzac hier, les Verts anti-nucléaires et les producteurs de Roquefort aujourd'hui – tous ces groupes défendent leurs intérêts, ou leur point de vue, souvent honorable, par tous les moyens que la démocratie autorise. La différence se fait, l'inacceptable commence, quand un groupe a recours à la violence, quand la pression devient celle de la terreur. Bref, je ne trouve pas condamnable de dire que les Juifs de France, une minorité précise qui avait été la cible des persécutions vichystes, voulaient que la clarté fût faite, et qu'ils "pressaient" dans ce sens. C'est d'ailleurs un des très rares sujets sur lesquels les Juifs, si divers dans leurs opinions et croyances, sont d'accord, et constituent un "groupe". Le Président avait, on le sait, une opinion différente sur ce



L'actualité

point. Et sa phrase concernant le “lobby juif” est une phrase antisémite. On peut s'étonner que son fils nie cette évidence, tout en comprenant son désir de défendre, coûte que coûte, le père. Ce qui est moins compréhensible, et je reviens là au diptyque antisémitisme-antisionisme, c'est que ce fils rappelle dans la même respiration la visite de François Mitterrand à la Knesset... Il n'y a pas de rapport : Israël est l'Israël, la France est la France. La minorité juive ici est une entité en soi, à ne pas amalgamer aux Israéliens, encore moins à leurs institutions.

De plus en plus, les Juifs de France, comme ceux des autres pays, vivent leur vie diasporique de manière autonome. Chacun d'eux a un regard sur Israël qui ne saurait être indifférent. Tous n'y ont pas de la famille, cependant tous pratiquement se sentent solidaires, de manière plus ou moins vive, de cette branche désormais essentielle (ne serait-ce que par son importance numérique) du peuple juif, dont ils mesurent les dangers et dont ils défendent l'existence. Cette solidarité est celle d'un groupe humain avec un autre groupe humain, Faut-il rappeler qu'elle n'implique pas une approba-

tion automatique des agissements de l'État hébreu ? De nombreuses manifestations l'ont prouvé au cours des années tumultueuses que nous venons de vivre. Contrairement à la République, la solidarité n'est pas une et indivisible.

La différenciation entre les Juifs et les Israéliens devrait logiquement s'accroître au fil des générations, ne serait-ce qu'à cause des différences de l'environnement, de l'éducation, de la langue et de statuts, qui sont divergents. Sans doute, un Juif français, s'il émigre en Israël, peut devenir un Israélien et, réciproquement, un Israélien qui quitte durablement son pays peut redevenir un Juif diasporique. Mais ces mutations demandent de plus en plus souvent une génération, et le déracinement est celui de toute émigration.

Tout ceci pour prier Messieurs les antisémites de s'affirmer clairement comme tels et, s'ils en veulent aux Juifs d'ici, de laisser les Israéliens en paix (façon de parler...). Et à l'inverse, si les agissements de l'État d'Israël les indisposent, qu'ils veuillent bien ne pas en rendre directement responsable leur voisin juif parisien. ■

Ce que les manuels polonais disent de la Shoah

Comment les manuels scolaires polonais traitent-ils le génocide des Juifs, ce fait majeur de l'histoire humaine, perpétré sur le territoire polonais ? Le numéro 47 de l'hebdomadaire de Varsovie "Polityka" contient un article rédigé par Feliks TYCH, directeur de l'Institut de l'Histoire Juive de Varsovie, article dont nous publions ci-dessous un résumé :

Plusieurs universités d'Europe occidentale et la plupart des universités américaines ont une chaire d'études de la Shoah, ou encore des instituts de recherches spécialisés et des centres d'enseignement. Nous, nous en sommes encore loin [...]. Ceci en dépit du fait que la Pologne avait été – non

de son plein gré, mais par la volonté de l'occupant – le cimetière non seulement des Juifs polonais, mais du judaïsme européen. Cimetière sans tombes. De ce fait, la société polonaise est le gardien, moral et physique, des lieux d'extermination des Juifs d'Europe sur notre territoire.



Que peuvent trouver l'élève et le professeur ?

L'élève qui sort de l'école polonaise, citoyen futur d'une Europe unie, devrait en avoir conscience. La Shoah n'est pas une catastrophe qui a frappé les seuls Juifs, c'est une catastrophe pour l'humanité entière. La Shoah a couvert de son ombre toute la civilisation européenne. Dans quelle mesure nos manuels scolaires permettent-ils d'en prendre conscience ?

Le dernier programme d'histoire de nos lycées d'enseignement général, approuvé il y a deux ans par le Ministère de l'éducation nationale, effectivement singularise l'extermination des Juifs d'Europe, dont il fait un problème à part. Cependant, la réforme actuellement entreprise de notre enseignement donne à l'enseignant une grande liberté dans le choix du contenu de son cours. Il appartient dès lors aux



manuels disponibles d'inspirer le professeur et l'élève pour que le sujet soit traité de la manière qui convient.

Le Ministère semble avoir totalement ignoré ce critère. Les manuels les plus acceptables ont été édités par d'autres éditeurs que celui rattaché au Ministère [...]. Il est néanmoins vrai que, par rapport à la période d'avant 1989, les améliorations sont immenses. À cette époque le thème juif était pratiquement absent des manuels, et la Shoah était régulièrement camouflée sous la formule consacrée de "six millions de citoyens polonais" assassinés par l'occupant allemand. Désormais la Shoah est bien présente dans les livres scolaires, toutefois d'une manière insuffisamment véridique. Ainsi, dans la plupart des manuels, la Shoah continue d'être présentée comme un élément de la politique allemande à l'égard de la Pologne, sans que soient indiqués les aspects universels du phénomène.

La plupart des manuels escamotent également la différence fondamentale, existentielle, entre la situation d'un Juif et celle d'un Polonais durant les années 1941-1945. Certes, il existait un plan allemand d'anéantissement biologique du peuple polonais mais, dans la pratique, un Polonais était assassiné le plus souvent pour avoir enfreint les lois de l'occupation, pour son appartenance à l'élite spirituelle ou politique, en tant qu'otage ou encore lors des actions de représailles. Les Allemands n'ont pas eu le temps de faire plus de mal – simplement parce qu'ils ont perdu la guerre. Alors que le Juif, chaque Juif, était condamné à mort irrémédiablement [...]. Et les Allemands ont bien eu le temps d'exécuter leur plan d'anéantissement du peuple juif.

Information ? Escamotage plutôt

Cette différence essentielle entre la situation des Polonais et celle des Juifs est bien illustrée, ne serait-ce que par les statistiques des morts à Auschwitz-Birkenau : des 1 200 000 victimes, les Juifs constituent 90 %, l'ensemble des autres groupes ethniques 10 %. Cette information historique fondamentale n'avait pas été citée dans nos manuels durant les 50 dernières années. Aujourd'hui, elle ne figure que chez quelques auteurs. Et la moitié des manuels omettent de dire que les autres camps de mort immédiate étaient en principe réservés aux Juifs et aux Tsiganes.

En 1998, les Éditions scolaires officielles (WSiP) ont lancé la 15^e édition d'un manuel, avec l'imprimatur du Ministère, dans lequel la notion du "Juif" est totalement absente dans le chapitre consacré à la politique criminelle de l'occupant. On y persévère dans la méthode héritée de la Pologne Populaire :

"L'Allemagne hitlérienne a occupé la Pologne durant les années 1939-1945. L'occupant a voulu exterminer un maxi-

mum de Polonais, et forcer les autres à travailler pour l'Allemagne [...]. Pour anéantir les Polonais, les hitlériens ont ouvert des camps de concentration, appelés usines de la mort. Des milliers de Polonais sont morts dans ces camps de faim, de froid, de travail exténuant et sous les coups. Le plus grand des camps de la mort était à Oswiecim" ... Nous ne trouverons nulle part le mot "Juif".

Le manuel pour la classe de seconde de A. L. Szczesniak, réédité l'année dernière, atténué notablement les accents antisémites qui figuraient dans les éditions antérieures et dans les autres ouvrages de cet auteur. Cependant, parlant d'Auschwitz, il persiste à citer le nombre de victimes assassinées : un million et demi, disant seulement qu'il s'agit de gens de "diverses nationalités", comme s'il ignorait que l'écrasante majorité appartenait à un seul groupe ethnique.

Le seul manuel polonais à consacrer un chapitre particulier à la Shoah est celui de A. Garlicki. C'est aussi le seul à décrire concrètement le mécanisme du génocide, la vie des Juifs sous l'occupation, et à donner des informations sur l'attitude de la population polonaise face à la Shoah, ainsi que sur les motivations de cette attitude.

L'attitude des témoins.

Ce problème de l'attitude de la population polonaise devant l'anéantissement des Juifs est un autre aspect discutable de la plupart de nos manuels. En règle générale les informations concernant l'aide portée par les Polonais aux Juifs sont complétées par une brève mention du chantage et des dénonciations. Dans tous les manuels le bilan global donne au lecteur l'impression que la compassion et l'aide dominaient. L'un des auteurs veut même voir la société polonaise sous la forme d'une grande entreprise de secours aux Juifs. Il mentionne les dénonciateurs, mais considère qu'ils étaient issus uniquement des "milieux criminels". Peu nombreux sont les auteurs qui constatent qu' "une grande partie des Polonais a fait montre d'indifférence devant l'assassinat sans précédent de la population juive" [...].

Si l'on prend comme proche de la vérité le nombre de 40 ou 45 000 Juifs sauvés par les Polonais et, considérant que pour réussir le sauvetage d'une seule personne il a fallu entre 5 et 8 sauveteurs, on arrive à une grande armée de quelque 300 000 Polonais impliqués dans le secours aux Juifs. Soit environ 3 % de la population adulte polonaise. De ce fait, la Pologne n'apparaît pas pire que la plupart des pays occupés, et meilleure que beaucoup. Cependant, dans les pays comme la France ou les Pays-Bas, la jeune génération de chercheurs a osé ces dernières années exiger une vision véridique et non édulcorée de l'attitude de leurs peuples face à la Shoah. En Pologne nous n'en sommes qu'au début de ce chemin. ■



Lecture d'une relecture

Michel Décourt

Que s'est-il passé en vingt ans pour que Henri Raczymow émette tant de réserves à sa relecture des *Carnets 1978* d'Albert Cohen ?

– Lui seul le sait.

Pour moi qui l'ai croisé deux ou trois fois, pour moi qui l'ai lu, je me demande si je n'ai pas été touché par le Raczymow d'il y a vingt ans. Je ne reconnais pas dans sa relecture des *Carnets 1978* d'Albert Cohen l'homme doux, à la conversation si pleine de doutes et de curiosités.

Étrange impression de m'être trompé d'homme. Qui est le lecteur péremptoire dont le réquisitoire me laisse abattu ?

Au fil des pages de ses *Carnets*, Albert Cohen ne parle pas de sa fille, Myriam. Que cela étonne Henri Raczymow est humain, lui qui est si plein de sollicitude pour sa fille. Qu'il se permette de déduire de ce silence un manque d'amour me fait mal. Déduire du silence...

Comment peut-on lire ce qui n'est pas écrit ? Plus encore, comment peut-on se laisser aller à des "comme si" ?

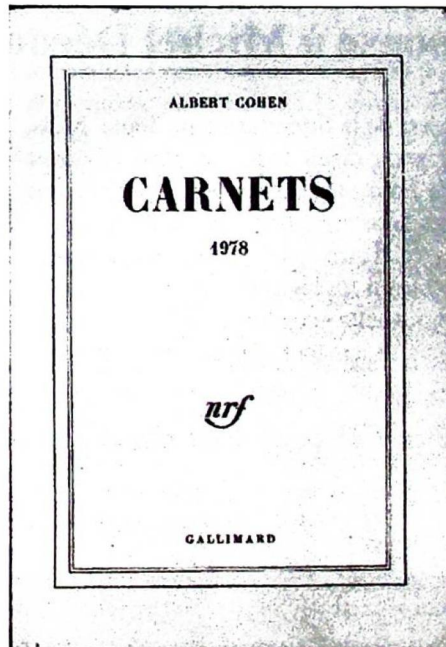
Loin d'entendre les "appels à pardonner" de Cohen "comme s'il se sentait coupable [...] de n'avoir su aimer l'être né de sa chair [...]", j'écoute ce silence, frère du secret et de la pudeur. Dans son dernier livre Albert Cohen n'a pas nommé sa fille. Cette absence est-elle criante ? Sa fille, qu'il rejoignait le soir, à Londres, lorsqu'elle corrigeait les épreuves du journal *La France*, ne l'a pas suivi à Genève après la guerre, en 1947. "Cette séparation affecte son père", lit-on dans la chronologie de Christel Peyrefitte, insérée dans l'édition de *Belle du Seigneur* dans la bibliothèque de la Pléiade¹. "Myriam Cohen épousera quelques temps plus tard un professeur d'anglais [...]. Le jeune couple quittera l'Europe au début des années 50 et s'installera

aux États-Unis pour une durée d'environ vingt ans.

Je ne veux pas faire parler le silence. Le silence est là, pur, et ne me déplaît pas.

Lorsque Henri Raczymow écrit : "Et ce qui me frappe tant aujourd'hui dans ces *Carnets*, c'est que, en tant de pages, nulle mention d'une fille ni de son nom ni de cette paternité", il nous parle de lui. J'entends son étonnement, je le respecte. Il lit avec son cœur. J'aime cette émotion. Mais quel démon le pousse ensuite à interpréter ce vide comme un désamour ?

Albert Cohen parle de sa paternité dans ses *Carnets*. Un jour, devant sa glace, il se présente à son reflet :



"Charmé", ai-je dit à ce vieux monsieur, et j'ai eu pitié de moi. Je ne suis qu'un fils et un ami. Jamais je ne saurai être un père ou un mari. N'ayant plus ma mère et plus l'ami de mon enfance, mais n'étant qu'un fils et un ami, je ne sais plus ce que je suis."²

Ne pas savoir "être père" n'est pas ne pas aimer. Albert Cohen n'a pas été

un père comme les autres : il a écrit, et plus, il a fait une œuvre. Myriam l'a su très tôt. Elle évoque la période 1930-1939 en une phrase :

"L'important, c'est cette vie où il ne se passait rien – amis, voyages, vie sociale –, rien que l'écriture."³

Quelques pages avant de faire le constat désolé de ses manques, Albert Cohen se rappelle le temps de l'écriture de *Solal*, dicté chaque soir à la bien-aimée⁴, morte à présent, "celle qui fut vivante, mère de mon premier roman" :

"Je la revois, belle et grave, tenant le cher manuscrit dans ses deux bras, le tenant précieusement contre elle, le portant comme une mère son petit enfant. Notre enfant, nous l'avons fait ensemble, et tel que nous le voulions, toujours jeune et moins mortel qu'un enfant de périssable chair"⁵.

Celui qui disait : "Je suis Ariane dans son bain"⁶, père de ses personnages comme de ses œuvres, n'a pas parlé de sa fille Myriam dans ses *Carnets 1978*. Authentique silence. Myriam elle-même en fut-elle affligée ?

Au nom de quoi Henri Raczymow l'en blâme-t-il ?

– Lui seul le sait.

Les *Carnets 1978* ont été écrits, après une grave dépression, par un homme âgé, qui a connu toute sa vie les souffrances physiques d'un organisme à la fragilité difficilement concevable. "L'ennuyeux, voyez-vous, c'est que je suis toujours en réparation", déclara-t-il à un ami venu lui rendre visite, pendant une convalescence⁷. S'il est vrai, comme le dit Henri Raczymow, qu'Albert Cohen soit "adossé à la mort", ce n'est pas en raison de son âge. Albert Cohen le dément, lui qui écrit : "Pour moi qui vis avec ma mort depuis mon enfance [...]"⁸.

Pourquoi donc opposer ceux qui sont "adossés à la mort" à ceux qui le



sont "à la vie". Ne l'est-on pas concurrentement aux deux ? De la mort ou de la vie, laquelle se conçoit-elle le mieux ? Laquelle tend à un sens sans l'autre ? Et comment peut-on nier à Albert Cohen le *Haïm* ?⁹

C'est par cela que m'étonne la relecture de Henri Raczymow. Par les péremptives vérités qu'il assène, au moment même où il dénonce chez Albert Cohen ce ton moralisateur.

M'étonnent aussi ses généralisations. N'y aurait-il qu'un type de mère juive, celui qu'il définit en note ? – Je n'y reconnais pas la mienne. Est-il si vrai que "le Juif est sans pardon pour Amalek ou Aman" ? – Qu'a donc fait mon grand-père, juif hongrois, après avoir tant souffert du nazisme, lorsqu'il a demandé sa naturalisation allemande ?

Qui assène, de Cohen ou de Raczymow ?

N'est-il pas dangereux de relire ainsi ? Qui ne sait qu'une citation est sans défense hors du sein textuel ?

Je veux retenir deux choses. La douce conversation de Henri Raczymow, si pleine de doutes et de curiosités. Ainsi en fut ma lecture. Et la merveilleuse et naïve bonté d'Albert Cohen, si lucide, si plein de la relativité des vérités.

Laissons-le poursuivre son discours au miroir :

"Mais même ainsi de moi-même déserté, combien plus suis-je que certains que je connais et qui ne sont rien quoique importants et qui dépendent tant de passion et de ruse pour devenir

ce qu'ils sont, de puissants riens et éphémères."¹⁰ ■

¹ p. xcviii.

² *Carnets*, Pléiade, p. 1136.

³ *Belle du Seigneur*, "chronologie", Pléiade, p.xci, archives personnelles de Christel Peyrefitte.

⁴ Yvonne Imer, amie d'Élisabeth, la première femme de Cohen, pour qui il entreprend son premier roman : *Solal*.

⁵ *Carnets*, Pléiade, p. 1125.

⁶ Cité par Bella Cohen, *Belle du Seigneur*, "Albert Cohen", Pléiade, p. LXVII.

⁷ Cité par Bella Cohen, *ibid.*, p. LIII.

⁸ *Ô vous, frères humains*, Pléiade, p. 1046.

⁹ Bella Cohen raconte : "Je revois encore Albert Cohen lisant à haute voix, le jour de son anniversaire, une lettre dans laquelle on lui souhaitait, selon le vœu traditionnel juif, de "vivre jusqu'à cent vingt ans. Il s'exclama : "mais ce n'est pas assez!". Cet amour de la vie ne quitta jamais Albert Cohen." – "Albert Cohen", *op. cit.*, p. LX.

¹⁰ *Carnets*, Pléiade, p. 1136.

Réponse à Michel Décourt

Michel Décourt me croyait gentil, dans le doute et la curiosité. En vérité, j'étais méchant. Gggrrreee ! Je dénonce en effet chez Cohen un ton dégoulinant pleurnichard moraliste judéo-chrétien de mauvais aloi. C'est pesamment qu'il joue au fils d'une mère juive. Tout, dans les *Carnets*, me semble sonner faux.

C'est de la littérature sans doute. Mais, comme disait Gide, ce n'est pas avec de bons sentiments, etc. D'autant que ces bons sentiments ne me semblent, à la relecture, pas si bons que ça. Être écrivain ne légitime aucunement je ne sais quelle extraterritorialité de l'affection et surtout de la responsabilité.

Mythologie trop commode. Être père biologique, c'est être responsable jusqu'à la fin de qui ne vous a rien demandé : son enfant. Comme disait Lévinas, la responsabilité à l'égard de l'autre est univoque, asymétrique autant qu'absolue. ■

H. Raczymow

NDLR : constatant l'irréductible différence de vue entre les deux protagonistes, nous décidons d'en rester là...

DIASPORIQUES est une revue trimestrielle de réflexion politique et culturelle éditée par le Cercle Gaston-Crémioux.

Directeur de la publication : Henri Korn. Comité de rédaction : Dorothee Rousset, Antoinette Weil, Richard Marienstras, Philippe Lazar, Jacques Burko (secrétaire de rédaction). Conseil d'orientation : les précédents plus Elise Marienstras, Françoise Weil, Edmond Kahn, Alfred Spira, Raphaël Visocékas. Maquette : Corinne Dupuy. Mise en page : J.-François Lévy. Travaux graphiques : E. et B. Lévy. Illustrations : Irène Elster. Corrections : Antoinette Weil. Impression Phénix Imprimerie, Narbonne. N° ISSN 1276-4248.

Les textes publiés par *Diasporiques* n'engagent que la responsabilité de leurs signataires.

Prix au numéro : 30 francs (4,57 Euros). Abonnement annuel : 100 francs (15,24 Euros). Abonnement de soutien : 200 francs (30,48 Euros) ou plus. Pour s'abonner, envoyer ses nom et adresse, avec un chèque à l'ordre du cercle Gaston-Crémioux (*Diasporiques*) à :

Jacques Burko, 56, rue de la Rochefoucauld, 75009 Paris.

Cercle Gaston-Crémioux : Pour tous renseignements sur le Cercle et sur son fonctionnement, ainsi que pour une éventuelle adhésion, s'adresser à Jacques Burko, à l'adresse indiquée ci-dessus. Notre site Web : <http://home.fr.clara.net/cerclecremioux>

Le Cercle a été fondé en 1967, par : Joseph Huppert, G. Isotti-Rosovsky, Claude Lanzmann, Philippe Lazar, Jacques Lebar, Richard Marienstras, Léon Poliakov, Oscar Rosovsky, Rita Thalmann, Pierre Vidal-Naquet et Raphaël Visocékas. Il est présidé par R. Marienstras.,



De Leonardo Da Vinci à Maastricht

Harry Carasso

La scène pourrait se passer dans un salon cossu, avec une dizaine de dames élégantes et de messieurs raides, assis autour d'un guéridon que la maîtresse de maison n'a pas osé recouvrir d'une nappe par peur d'éloigner à jamais les défunts qu'ils interrogent :

Esprit de Léonard de Vingt-scies, es-tu là ?

Silence. On entend crisser une robe en taffetas.

Léonard, êtes-vous là ?

Nouveau silence souligné par le bruit d'une chaussure raclant le tapis.

Encore une fois, Léonard de Vinci, faites-nous donc un signe !

Alors, une voix en fureur tonne :

Je m'appelle Lé-o-nar-do da Vinne-tchi, bande d'analphabètes ! Si vous voulez que je vous parle, sachez au moins m'appeler par mon vrai nom !

Les Français semblent croire qu'il est impossible de parler autrement qu'en mettant l'accent sur la dernière syllabe, francisant à tour de bras ou écorchant tous les mots qui font peur à leur bouche. J'appelle pour témoins tous les *Litz*¹, les *Oskitch*² et les douze façons de mutiler le nom de Maastricht, trois fois conquise par nos soldats, mais sur laquelle un Édouard Balladur trébuche (*Ma-es-triche*). Et je cherche en vain à m'expliquer pourquoi les Français continuent à dire *Ratisbonne* au lieu de Regensburg, alors que c'en est fini depuis Louis-le-Germanique. Il faut cependant reconnaître que les Italiens persistent à vouloir visiter *Parigi, Londra, Nuova York* et même *Monaco di Baviera*³ ! Quant aux Anglais, ils ont coulé la flotte italienne à *Leghorn*⁴ et les Espagnols qui prennent notre TGV ratent l'arrêt de Bordeaux parce qu'ils cherchent le panneau *Burdeos*. La maladie est générale. Ce serait pourtant

une simple question de respect pour les voisins fiers de leurs patronymes ou toponymes. De quel droit se permet-on de les massacrer ? Lorsque Frank Sinatra s'adressait à son public français par "*Mesdeïmz et Messours*", il savait mettre assez d'auto-ironie pour se faire pardonner ; mais combien de temps faudra-t-il encore supporter les présentateurs de nos écrans de télévision, qui s'excusent presque d'asséner aux incultes que nous sommes une prononciation correcte des noms étrangers (les Québécois le font à la perfection). Léon Zitrone s'en faisait un point d'honneur, mais ne le raillait-on pas ?

J'accepte difficilement les bévues de journalistes censés avoir voyagé et fait des études. Au début de la guerre du Golfe, à cinq heures, les B-52 "s'envolaient de leur base de San Diego, pour bombarder Bagdad" ; une heure plus tard, on rectifiait : ...Diego Suarez, au Madagascar ! le nom exact n'est tombé qu'à huit heures (Diego Garcia, une base perdue dans l'Océan Indien). Il ne s'agissait plus de politesse, mais d'ignorance. Pourtant, dans *My Fair Lady*, le professeur Higgins disait bien : "The French actually don't care what they do, as long as they pronounce it properly".

Pendant mes vingt premières années, alors que je ne disposais que d'un véhicule restreint, la langue roumaine, pour étancher ma soif de connaissances, il n'était pas facile d'approprier des prononciations comme *Schnedre* pour Schneider ou *Wo'ster* pour Worcester. Je n'avais guère le choix, sachant que je ne serais jamais compris sans cet effort. Mais quelle ne fut pas ma surprise, en débarquant à Paris, lorsqu'on me parla de *Gueut* et

de *Èine*, avant de me présenter une charmante demoiselle en l'appelant *Opénème!*

D'Aachen (ou Aix-la-Chapelle) et Regensburg jusqu'à Maastricht, la France a occupé une position particulière en Europe. Sept siècles après le démembrement de l'Empire d'Occident, François I^{er} refusait de se coucher devant l'autre Empire, celui sur lequel le soleil ne se couchait jamais. Pendant d'autres siècles, ce fut la France contre l'Europe : forts de leur natalité, les Français étaient vingt-cinq millions avant la Révolution, presque autant qu'Anglais, Italiens et Allemands réunis. Des guerres terribles allaient briser cet équilibre mais, voici deux siècles à peine, les Français n'avaient pas besoin d'apprendre des langues étrangères. Il leur en reste quelque chose...

Peut-on en rester là, alors que l'Europe est à notre porte et qu'il faudra bien l'ouvrir ? Lorsque beaucoup de Français nous ouvriront des fenêtres sur les pays qu'ils découvrent, sera-t-il possible que les journalistes sachent enfin où se trouve le Bhutan, ou cessent d'appeler Gorbatchev *Mikèle* ? Les successeurs de Gérard Carreyrou⁵ admettront-ils que la télévision ne pourra indéfiniment refuser d'aider l'instituteur dont elle détourne les élèves ?

Pour finir, est-ce que mon petit-fils saura appeler l'illustre Milanais par son vrai .nom ? ■

¹Liszt.

²Hotchkiss.

³München.

⁴Livorno, que les Français ont baptisé Livourne.

⁵"Notre métier, c'est le news, ce n'est pas l'Histoire-Géo".



Les Livres

Les libertaires du Yiddishland (panorama d'un mouvement oublié),

Jean-Marc Izrine, Toulouse, Alternative Libertaire et Le Coquelicot, 1998. 93 pages, 70 F.

Un petit livre, une brochure. L'auteur, à la fois Juif et libertaire (mais, malheureusement, pas historien), constate dans son avant-propos que l'ultra-gauche ne s'est toujours pas libérée de "l'antisémitisme social" à la Proudhon, que l'image du Juif y est encore souvent associée de manière simpliste à celle du grand capital. Ce constat a incité Jean-Marc Izrine à rappeler le rôle joué par les Juifs dans les combats révolutionnaires de jadis, en insistant sur la composante anarchiste, la moins connue, celle aussi qui lui est la plus chère. Il cite l'importance

numérique du prolétariat et du sous-prolétariat juif dans l'Europe de l'Est à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, l'extrême misère de cette population, raisons objectives de l'engagement politique tant des masses que des intellectuels juifs. Il avance aussi l'idée que la tradition messianique a contribué à former la conscience militante de ceux qui ont lutté pour la libération du prolétariat, et en particulier du prolétariat juif.

Suit une esquisse des particularités des révolutionnaires juifs : la langue yiddish, la conscience de classe, la spécificité du labeur juif en Occident (les sweat-shops), les ouvriers "intellectuels" car scolarisés dans leur enfance, l'attrait pour l'action violente et l'anti-parlementarisme, l'anticléricalisme enfin.

L'auteur passe ensuite à l'historique des mouvements anarchistes juifs, pays par pays. Quelques détails sur leurs naissances, en Angleterre et en France, et non dans l'Europe Centrale. Peu d'informations sur les libertaires juifs allemands. Le livre fait en revanche une part importante aux États-Unis, et décrit le mouvement anarchiste juif de ce pays jusqu'à la dissolution de la fédération anarchiste en 1966. Une brève digression évoque les mouvements en Amérique Latine.

Puis l'auteur fait un retour sur l'Europe de l'Est, et sur la part prise par les libertaires juifs aux révolutions dans l'empire tsariste. J-M. Izrine rappelle que les mouvements anarchistes russes étaient composés pour moitié de Juifs –

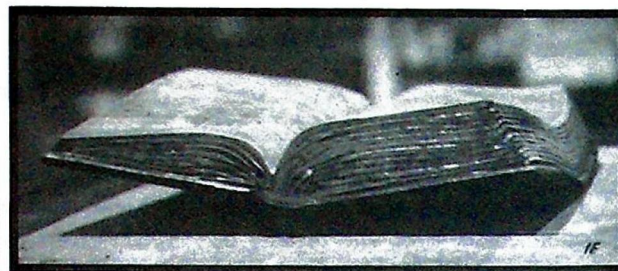


Photo Irène Elster

comme d'ailleurs tous les partis révolutionnaires du début du siècle. L'auteur prend la défense de Nestor Makhno, le chef de l'armée anarchiste d'Ukraine qui, durant la guerre civile et jusqu'au début des années 20, a combattu à la fois les bolcheviques et les Blancs. On a traditionnellement reproché à cette "armée noire" de persécuter à l'égal des armées blanches les Juifs d'Ukraine. J-M Izrine défend Makhno, affirmant qu'il avait systématiquement réprimé les actes antisémites de ses subordonnés, et que de nombreux anarchistes juifs avaient rejoint son mouvement.

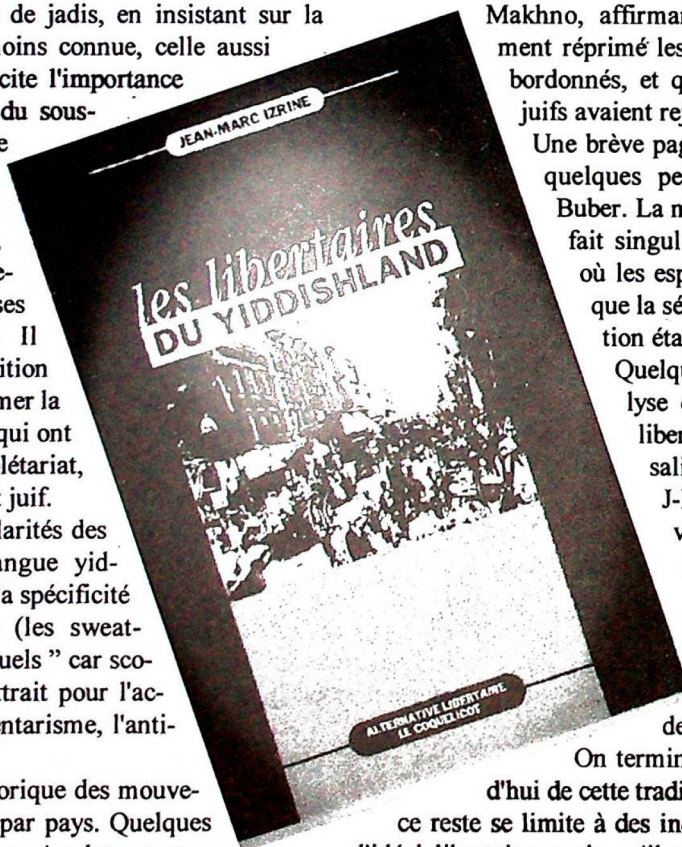
Une brève page est consacrée à Israël, et à quelques personnalités, comme Martin Buber. La mouvance libertaire semble en fait singulièrement absente de ce pays, où les esprits sont imprégnés de l'idée que la sécurité nécessite une organisation étatique forte.

Quelques pages portent sur l'analyse du problème identitaire. Les libertaires juifs étaient-ils universalistes ou bien nationalistes ? J-M. Izrine constate qu'on pouvait, au début du siècle, être par exemple libertaire et tenté par le sionisme. Mais, ayant refermé l'opuscule, le lecteur ignore s'il y a eu une position commune des anarchistes juifs.

On termine par "Que reste-t-il aujourd'hui de cette tradition ?" L'auteur constate que ce reste se limite à des individus dispersés, séduits par l'idéal libertaire, mais qu'il n'existe plus de groupe anarchiste spécifiquement juif ; à l'évidence l'époque est révolue dans la Diaspora où les Juifs avaient leurs mouvements politiques propres.

Le livre agace par quelques fautes mineures, par son côté non professionnel. Il séduit par le projet de l'auteur, par sa ferveur, et par l'intérêt de la question traitée. On souhaite qu'une recherche plus systématique, plus approfondie, soit entreprise par quelque historien, mis par cet opuscule sur la piste d'un sujet passionnant. ■

J. B.





La persécution. Sa formation en Europe (X^e - XIII^e siècle)

Robert L. Moore. Traduit de l'anglais par Catherine Malarmou. Paris, Les Belles Lettres, 1991, 125 F.

Cet ouvrage n'est pas une nouveauté, mais son intérêt justifie ce compte rendu tardif. L'auteur, qui est professeur d'histoire à l'Université de Sheffield, s'interroge sur la transformation de l'Europe au XIII^e siècle en une société de persécution : "même si elle ne l'était pas restée, il vaudrait la peine d'examiner les raisons d'un tel changement."; il met en parallèle les persécutions contre les hérétiques, contre les Juifs et contre les lépreux, sans oublier les homosexuels et les prostituées. Cette assimilation en une seule catégorie "rhétorique" les dépeint comme un danger unique qui menace la sécurité de l'ordre chrétien.

L'auteur montre comment ces persécutions furent liées aux transformations de la société européenne aux XI^e et XII^e siècles. C'est le quatrième concile de Latran (1215) qui légifera pour la première fois sur la vie chrétienne telle qu'elle était vécue par les laïcs. Ainsi les Juifs devaient se distinguer des chrétiens par leur vêtement, tandis que les hérétiques devaient être excommuniés et abandonnés au bras séculier. Vint ensuite l'Inquisition : c'est elle qui ordonna en 1234 que les œuvres de Maïmonide fussent brûlées à Paris et à Montpellier (il est vrai sur la demande instante de Juifs conservateurs !), et il en fut de même en 1240 à Paris pour le Talmud, solennellement jugé lors d'un débat public, condamné et brûlé.

En ce qui concerne les Juifs rappelons que le droit romain les plaçait dans les mêmes incapacités que les hérétiques chrétiens. Seuls parmi les citoyens de l'Empire, ils étaient autorisés à ne pas faire acte d'obéissance devant l'empereur divin. Cette autorisation protégeait dans une certaine mesure leur identité religieuse et culturelle mais les exposait à la malveillance et les rendait dépendants de leurs protecteurs.

Certes les croisades stimulèrent l'hostilité contre les Juifs, mais elles ne la provoquèrent pas. C'est au cours du XIII^e siècle que fut élaboré le dispositif de persécution des Juifs en Europe ainsi que l'image du Juif qui lui est totalement associée. On ne rencontre pas avant cette époque de dessins représentant des Juifs avec un nez crochu. Le ghetto avec ses portes fermées la nuit n'apparaît qu'à la fin du Moyen Age mais le principe d'une ségrégation des Juifs s'établit au cours des XII^e et XIII^e siècles.

Pour l'auteur une conclusion paraît s'imposer : "Les hérétiques et les Juifs n'ont pas dû au premier chef d'être persécutés à la haine du peuple mais à des décisions prises par des princes et des prélats".

En définitive, nous avons là un ouvrage bien documenté, intelligent et nuancé, d'une lecture facile, avec une bibliographie et un index qui en complètent l'utilité. ■

Françoise Weil (Dijon)

Auschwitz expliqué à ma fille

A. Wiewiorka. Seuil, 1999, 60 p., 39 F.

Voici un petit livre qu'on aborde avec beaucoup d'inquiétude. D'abord, parce que le titre et le sujet paraissent trop ambitieux : tenter d'expliquer l'inexplicable, l'inconcevable, et en si peu de pages encore, et en plus à une enfant - voici une entreprise périlleuse entre toutes. Ensuite, parce que dans la même collection on avait vu paraître des fascicules qui, louables quant à leur intention et attrayants par leur titre, étaient dans leur réalisation frustrants pour le lecteur.

Le livre conçu par Annette Wiewiorka porte bien la marque de son auteur : les choses sont dites de manière claire et précise, et tous les problèmes importants sont touchés, ceci dans une langue simple (mais non simpliste), intelligible à une enfant de treize ans. Dites d'une manière qui sans cesse soutient l'intérêt de la jeune lectrice. On a l'impression de lire une transcription fidèle d'un dialogue qui a eu effectivement lieu entre les deux protagonistes, entre une mère et sa fille. En quelque sorte, c'est "ce que vous auriez toujours voulu expliquer à votre enfant si...".

Les années passent, et les générations. Pour que la mémoire du génocide ne s'estompe pas, il est nécessaire de transmettre aux enfants et aux petits-enfants le vécu difficile des générations qui ont connu la guerre. Non pas dans la continuation du lamento, mais dans l'espoir, vain d'ailleurs probablement, que les leçons de l'histoire servent. Ou encore par ce "devoir de mémoire" trop souvent évoqué. Parfois cette transmission semble mieux faite par la génération d'Annette Wiewiorka, qui n'a pas connu cette époque, que par les témoins.

Les grandes notions - déportation, camps de concentration, centres de mise à mort, ghettos, résistance, antisémitisme chrétien, SS, aide aux Juifs, obéissance et discipline, solution finale, témoignages, négationnisme, crime contre l'humanité, génocide, Shoah - tout est explicité et rendu intelligible.

Il reste cependant un point inévitable, un défaut qu'on ne saurait reprocher à l'auteur : le mot "expliqué" du titre est ambigu. Oui, Annette Wiewiorka explique bien le "comment ?" d'Auschwitz. Ses efforts pour aborder le "pourquoi ?" sont fondés sur l'ensemble des "explications" que de nombreux auteurs ont avancées depuis la guerre ; ils n'atteignent pas l'insondable fond du problème. L'auteur a peut-être été piégée par le titre général de la collection où paraît son fascicule : "X expliqué à Y". Dans ce cas précis, *raconté, narré, exposé...* auraient été probablement plus proches de la vérité. Le véritable "pourquoi ?" du génocide échappe aux historiens, comme le "pourquoi ?" du monde échappe aux scientifiques... ■

J. B.



La musique



Photo Irène Elster

Jean Carasso, le mélomane et éditeur de La lettre Sépharade nous autorise à reproduire sa rubriques musicale afin de permettre à nos lecteurs de mieux connaître les enregistrements de musique sépharade.

Silver & Gold – Plata y oro CD de Judy Frankel¹

Ce disque est une pure réussite, une merveille, mariant harmonieusement l'ancien, le traditionnel, le contemporain, dans une variété subtile de mise en musique, d'accompagnement, par les soins de Judy elle-même en ce qui concerne les poèmes modernes - peut être une moitié des chansons interprétées - avec un sens aigu de la tradition musicale à respecter.

Il faudrait pouvoir commenter chaque chanson, chaque interprétation en particulier.

La classique n°1, *Una tarde de verano*, s'articule autour d'un thème traité par toutes les pièces de théâtre et tous les folklores du monde - ici le Maroc - : la méprise d'un garçon qui ramène à la maison pour l'épouser une fille qui s'avère être sa sœur perdue de vue depuis longtemps...

La n°3, d'origine bulgare, transmise à Judy Frankel par Haïm Tsur, met en valeur la partie grave de son registre vocal.

L'humour coquin de Rita Gabbai dans le poème n°4, *El decolté*, est finement intégré dans la mise en musique à quatre temps, bien équilibrée.

Judy avait déjà chanté la n°5, *Una matica de ruda*, en une autre version dans son disque précédent Mais on ne se lasse pas de ce grand classique où la mère cherche à persuader sa fille qu'un mauvais mari vaut mieux qu'un nouvel amour, ce qui n'est pas du tout l'opinion de l'intéressée... Judy utilise subtilement le *play-back* à la tierce, toujours flatteur pour l'oreille.

La n°6, *La vida es un pasaje*, est empruntée au folklore marocain par Henriette Azen qui la chante elle-même dans l'un de ses disques. L'accompagnement est sobre, l'interprétation est proche de l'*a capella* dans une chambre d'écho.

La n°7, *Sarajevo de oro*, est d'autant plus émouvante qu'elle illustre musicalement un poème d'Izak Papo de Zagreb, plus qu'octogénaire, pleurant le Sarajevo de son enfance, qu'il appelle affectueusement " *mi Saray* ".

À propos du n°8, *Una noche al lunar*,

" ...Ma mère, ma mère,

J'ai fait le rêve

Que la guerre se terminait "

que Flory Jagoda, native de Sarajevo, avait enseignée à Judy, celle-ci nous raconte l'émouvante histoire suivante :

Lors d'une conférence de paix, à Auschwitz voici deux ou trois ans, Judy rencontra quatre ex-Yougoslaves qui refusaient de se parler entre eux. Puis elle en vint à chanter une chanson en serbo-croate, et enchaîna sur cette même *Una noche al lunar*. Elle demanda ensuite aux quatre personnes en question de reprendre en chœur avec elle cette chanson très populaire à Sarajevo. Alors seulement ils acceptèrent de se parler. " La musique est un baume, une médecine ", conclut Judy.

La très classique n°9, *Gerinaldo*, portant sa philosophie éternelle de la vie, ne déçoit jamais. Judy dit la tenir de la Tétouanaise Esther Benzaquin, veuve du regretté *hazan* de Barcelone.

Dans la n°10, *La Donzella*, la très harmonieuse adéquation de la musique contemporaine doucement chantée ici, certains passages à la tierce comme plus haut, met bien en valeur le poème osé de Rita Gabbai.

La n°13, *La comida la mañana*, illustre le décalage de civilisations entre les mères et leurs filles, qui ne semble pas tout récent puisque cette chanson fut enregistrée dans les années 40 par Victoria Hazan née en Turquie en 1898. Le thème en est l'éternel discours de la mère à la fille cherchant à dissuader celle-ci de la bagatelle, cause de souffrance...

Le dernier texte mis en musique, celui du *Shabbat* de Rita Gabbai, sur un rythme à trois temps très lent qui rend bien l'atmosphère du bonheur tout simple, paisible, sans faits saillants, vaut le disque à lui tout seul. C'est un petit tableau intimiste qui reste devant les yeux lorsque la musique est achevée, dit elle-même Judy. Nous en sommes bien d'accord.

Judy Frankel, merci. Vous avez beaucoup de culture, de talent de compositrice et de chanteuse. Continuez et mettez en musique, interprétez Matilda Koen-Sarano, Rita Gabbai sur d'autres de ses poèmes intimistes, Margalit Matitiah, Clarisse Nicoïdski, Avner Perez et d'autres poètes(ses) contemporain(e)s.

Et gardez les mêmes accompagnateurs... ■

¹ Les lecteurs qui souhaitent se procurer ce disque peuvent s'adresser à Jean Carasso, 84220 Gordes, qui en a réservé quelques exemplaires. Le disque compact, 130 F, la cassette, 70 F, franco de port.



Le Cinéma

L'interpénétration des diverses cultures minoritaires est entrée dans les mœurs... Le festival du film yiddish à Douarnenez, au cœur du pays bretonnant, en a été en juillet dernier une éclatante illustration.

*Plusieurs participants nous ont envoyé des brassées d'impressions dont on lira deux extraits (le deuxième renvoie curieusement au débat sur le yiddish publié dans notre numéro 9). Le numéro suivant de *Diasporiques* accueillera une réflexion approfondie de Lilly Scherr, spécialiste de la cinématographie juive, et qui, avec beaucoup d'autres, a excellemment animé ce festival... Merci, les Bretons, et zol leïbn der Breizland !*

V.O. Yiddish, sous-titres en breton...

Micheline D., Sylvie K.-L., François L.

Le festival de cinéma de Douarnenez avait cette année pour thème "le yiddishland". Et nous sommes allés passer quelques jours en Bretagne, pour allier vacances et culture(s).

La jolie ville côtière était tout organisée pour l'événement : sur une place étaient dressés des grandes tables et des bancs pour bavarder, boire et dîner. Les projections se déroulaient dans quatre lieux (trois salles de cinéma et la Maison de la culture), les débats dans deux (cette dernière et l'Hôtel de Ville). Une feuille quotidienne bilingue "Kesako" dressait un compte rendu de la veille et rappelait le programme du jour. Les organisateurs avaient également prévu le beau temps, ce qui nous a permis de flâner sur la place du festival, d'y écouter de la musique yiddish (plusieurs ensembles) et de participer à un fest-nôz, de visiter le port-musée et de nous promener sur la côte. Non loin de là, des stands de plusieurs associations (juives et non juives) s'abritaient sous une tente ; dommage que nous n'ayons pu y faire connaître *Diasporiques* ! Une boutique permettait de feuilleter des livres et d'écouter des œuvres à thème juif ou breton.

Nous n'avons évidemment pas assisté à tout, c'était impossible (trois films et presque autant de débats en parallèle...). Aussi essayerons-nous de rapporter quelques impressions plutôt qu'un compte rendu détaillé.

Outre le thème du monde yiddish, le festival en comportait trois autres : "Sur les routes" (l'errance) ;

"Défense d'oublier !" ; "La Bretagne et le cinéma" (films, documentaires, reportages), donnant lieu à un palmarès suivi d'une remise de prix.

Le programme du "yiddishland" comportait des films classiques du répertoire (*Le Dibbouk*, *Brivele der Mamen*, *Tevie le laitier*, en yiddish non sous-titré, et qui a fait salle comble !), des téléfilms originaux ou déjà diffusés à voir ou à revoir, dont plusieurs d'Isy Morgenstern, un "ancien" du Cercle Gaston-Crémieux, et qui ne l'a pas oublié. Ainsi que des films récents et une avant-première, "Voyages" de Emmanuel Finkiel, contant les itinéraires différents de trois femmes après la guerre ; la présence d'une des actrices, âgée de plus de quatre-vingts ans, a été un moment très émouvant. Des réalisateurs et des acteurs assistaient souvent aux projections en toute simplicité, ce qui a contribué à donner à ce festival une convivialité et une chaleur exceptionnelles.

Des débats avaient lieu tous les jours autour du yiddish, de ses écrivains passés et présents, de ses traducteurs, des écoles Diwan (en breton), etc. Nous avons ainsi entendu, en contrepoint d'Henri Minczeles racontant l'histoire du Bund, un anarchiste juif toulousain¹ nous parlant de son groupe actuel composé pour moitié de Juifs (15 sur 30 !).

Ce festival (ouvert depuis 22 ans) a toujours centré son intérêt sur les cultures – pas forcément minoritaires. Aussi les festivaliers, venant de beau-

coup d'horizons différents, se sont passionnés pour le yiddish, après avoir connu par les festivals précédents les civilisations berbères, d'Amérique latine, d'Inde et d'autres. Il y a eu de grandes files d'attentes, des salles trop petites, des séances supplémentaires... De l'avis des organisateurs, cette année a marqué un record d'affluence (plus de vingt mille personnes !).

Nous avons revu avec plaisir "Hester Street", de Joan Micklin Silver (USA 1974), ses quartiers pauvres de New York et ses rues encombrées, quatre personnages archétypaux sans schématisation, une énorme réussite cinématographique, peu diffusée, qui pose une problématique toujours présente et poignante, le maintien de la culture ou l'assimilation.

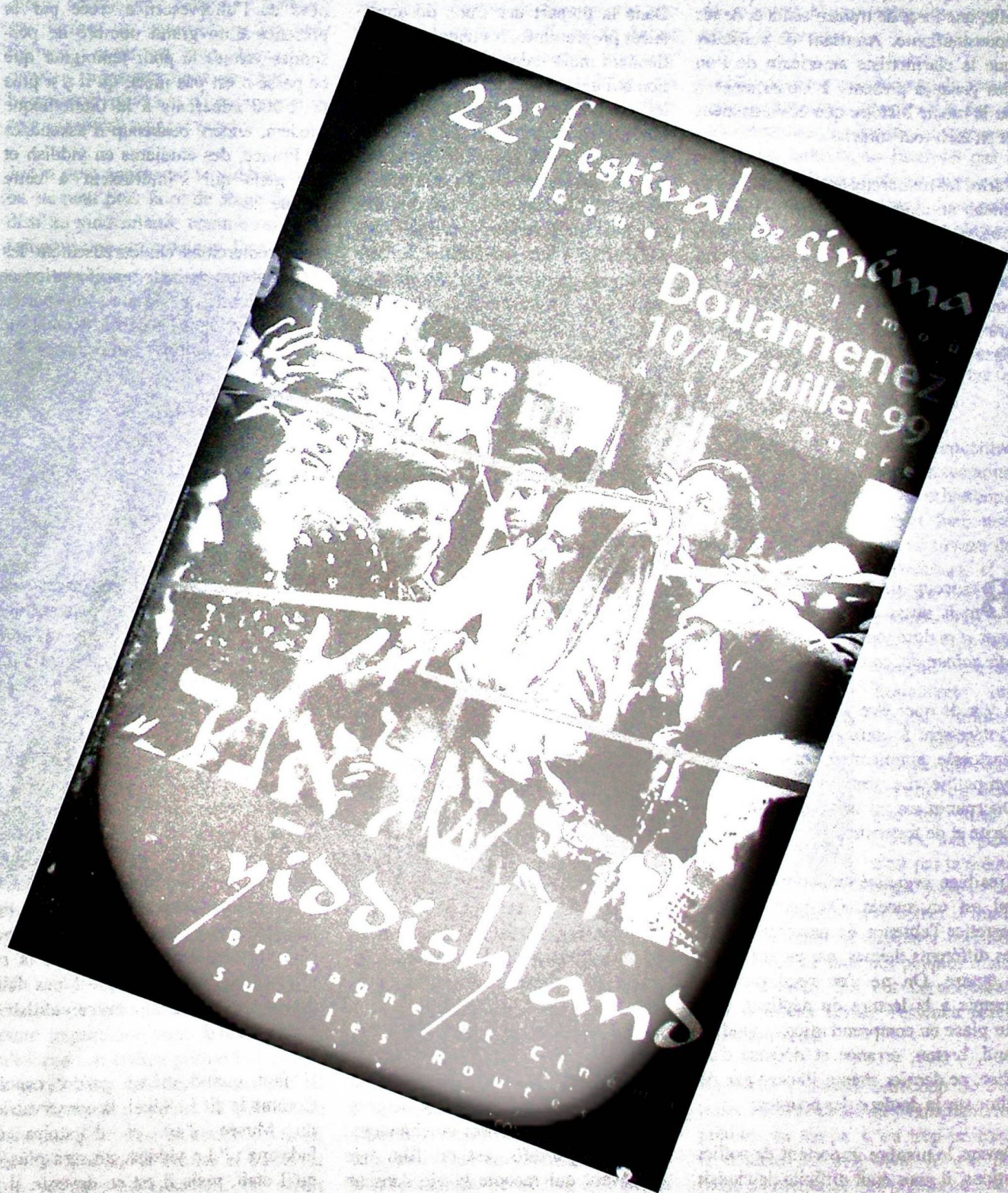
Nous n'avons pas manqué non plus la projection de "Fievel et le nouveau monde", présenté devant 200 enfants venus de Quimper, commenté et discuté par Lilly Scherr, qui s'est terminée par un éloge de la tolérance et des possibilités réelles d'intercompréhension, le tout couronné par un défilé d'enfants embrassant Lilly, au comble de la joie...

Le documentaire sur les musiciens klezmer américains "A tickle in the heart" (Stefan Schwietert, Allemagne-Suisse, 1996) qui continuent, à plus de 80 ans, d'animer les fêtes et réunions par leurs concerts fait penser au film de Wim Wenders "Buena vista social club" ; bien que la situation des acteurs

¹ Il s'agit de J.-M. Izrine, voir page 8.



La Culture





cubains soit très différente, on trouve dans ces deux œuvres des personnes qui ont vécu toute leur vie avec et dans la musique et qui conservent, grâce à elle, une force de transmission et de vie époustouflante. Amusant de constater que le clarinettiste américain de l'un des groupes présents à Douarnenez a eu la même histoire que ces musiciens et en était tout surpris.

Parmi les nombreux débats, celui sur la Shoah au cinéma, très suivi, distingue trois périodes après la guerre : le temps du silence, celui de l'allusion et celui de la représentation. Les orateurs ont souligné que les films destinés au grand public ont été l'occasion d'une forte prise de conscience en Alle-

tagne, en France et ailleurs. Le débat reste ouvert.

Ce festival inspire deux réflexions. Dans la plupart des films documentaires programmés, les témoins appartiennent majoritairement à la génération qui a vécu la guerre et la Shoah et les réalisateurs qui les interviewent sont nés après la guerre. Il est évidemment essentiel de recueillir ces témoignages directs et nous en remercions ici les réalisateurs et les acteurs. Cependant, nous serions très intéressés par l'arrivée sur les écrans de personnes de la génération "d'après", des enfants de rescapés qui ont peut-être envie de parler de la manière dont ils intègrent dans leur vie les récits de

leurs parents. Est-ce encore trop tôt ? Nous avons été frappés par l'intérêt général manifesté pour le monde yiddish. La réflexion, les discussions sont nées de l'effervescence créée par la présence d'un grand nombre de personnes venues là pour témoigner que ce passé n'est pas mort, qu'il y a plus de 2 000 adhérents à la bibliothèque Medem, encore beaucoup d'askenazes en France, des étudiants en yiddish et des gens qui s'intéressent à cette langue.

Nous remercions chaleureusement les organisateurs de cette manifestation et nous espérons qu'elle aura une portée significative dans les débats actuels sur les langues et cultures minoritaires. ■

Entre le yiddish et la yiddishkeit

Monique Hyenne

Beaucoup de douleur, d'amertume, mais aussi des moments de bonheur et malgré tout " nous sommes là ". *Mir zainen do*, comme dit la chanson.

Il y a de quoi être ému : des gens qui s'intéressent à votre culture sans visée électorale, simplement par curiosité et sympathie. Le festival du cinéma à Douarnenez est un bel exemple de solidarité et de fraternité.

Très bien organisé, convivial, ce festival est un succès. On peut toutefois regretter l'absence de passerelles entre les différents thèmes, car en fait il y en a quatre. On ne s'en rend pas bien compte à la lecture du dépliant, mais sur place on comprend mieux : yiddishland, breton, errance et défense d'oublier, ce dernier thème illustré par des films sur la douleur des peuples.

Devant le nombre important de sollicitations, il nous était difficile de choisir. Mais nous avons fait l'effort de sortir du

ghetto, en allant voir un film sur les Kurdes, deux sur l'Algérie, deux sur la Bretagne en français, dans lesquels nous avons découvert les métiers de la mer et les vies pénibles des Bretons dès leur jeune âge. Nous nous sommes ainsi rendu compte des points communs existant entre leur sort et celui des ouvriers.

Dans *Beko* on approche mieux une minorité qui vit dans plusieurs pays : en Turquie, en Irak, en Iran. Les guerres menées par ces pays ne sont pas nécessairement celles des Kurdes. Le film illustre les conditions d'existence des minorités prisonnières des États réticents à prendre en compte leurs aspirations.

Algérie, la vie quand même est plein d'humour, malgré le manque de perspectives pour les jeunes au chômage ; *Vivre au paradis*, est un film très émouvant qui raconte la vie dans un bidonville de Nanterre.

Le festival du yiddishland avait beaucoup à offrir du point de vue culturel. Les participants, nombreux, assidus, bon public, ne demandant qu'à s'instruire, étaient peut-être un peu trop dociles.

Toutefois, le dernier débat fut très houleux, car il révéla deux tendances. Les uns pensent que le yiddish n'a plus d'avenir, mais malgré tout ils restent imprégnés de tout ce qui est yiddish, même s'ils ne le parlent pas. Les autres œuvrent pour faire vivre la langue, notamment par l'enseignement. Pour ceux-là, c'est leur vie et c'était la remettre en cause. N'aurait-il pas fallu **distinguer davantage entre yiddish et yiddishkeit** ?

Il faut quand même garder espoir. Comme le dit L. Ségol, la conservatrice du Musée d'art et d'histoire du judaïsme : " Le yiddish ne sera plus ce qu'il était, mais il est en devenir, il se passe quelque chose ".



En fait, tant qu'il y aura des communautés qui parleront le yiddish, on ne pourra pas dire qu'il est mort, même si on préfère des progressistes à des religieux. Mais quatre "détails" finissent par former un ensemble et les trois derniers montrent que dans leurs œuvres, consciemment ou non, les hommes de plume et d'image considèrent le yiddish comme mort :

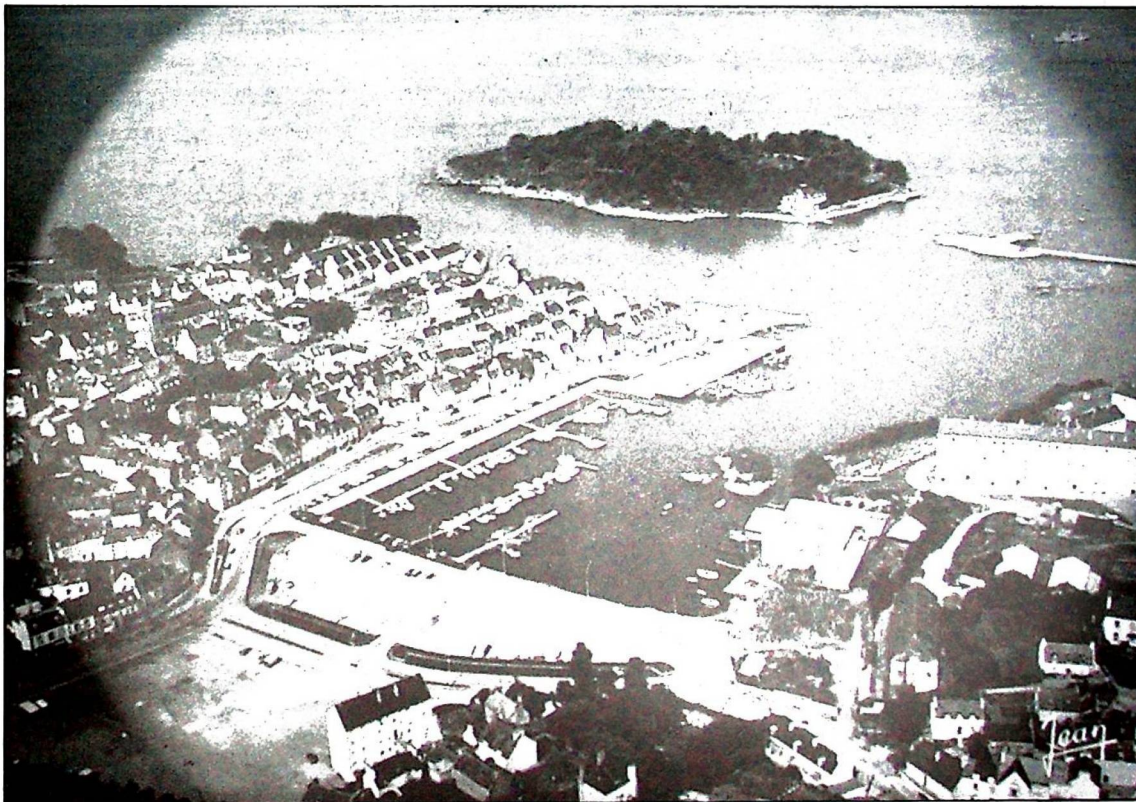
1. On peut apprendre le yiddish, mais on ne peut plus faire de stage de yiddish au yiddishland, comme on le ferait pour une autre langue. Des jeux de

quand même en droit de s'étonner de son accent du Midi...

3. Les chansons yiddish m'intéressent. J'ai choisi de voir un film qui raconte l'histoire des Juifs à l'aide de douze chansons. J'y allais exprès pour entendre ces chansons en yiddish. Ne voilà-t-il pas que l'une d'elles était chantée en français, sous prétexte qu'elle est très connue dans cette langue. J'ai été déçue, c'est comme si on m'avait volée d'une chanson, d'un moment de bonheur d'entendre du yiddish. Par son choix le cinéaste a favo-

revient à dire que personne ne connaît plus le yiddish, que c'est une langue morte. On a l'impression que les Juifs sont morts deux fois, une fois à cause du nazisme et une autre fois sous la plume de l'auteur.

Les Français ne connaissent-ils aucune langue étrangère, n'existe-t-il pas de dialectophones en France ? Les germanophones cultivés ne lisent-ils pas le français ? Si l'auteur n'écrit que pour la France profonde, pourquoi donc celle-ci s'intéresserait-elle aux problèmes juifs ?



Ses œuvres ne sont pas en cause mais c'est la démarche qui me dérange.

Des rencontres entre associations juives et bretonnes eurent lieu, mais pas au niveau des particuliers, et ce manque est regrettable. Les Bretons, citoyens français parlant également une langue minoritaire, ont-ils les mêmes difficultés psychologiques que les Juifs ? Certes, leur passé n'est pas le même, mais y-a-t-il des

mots ne sont plus compris, parce que la toile de fond quotidienne n'existe plus.

2. Que le yiddish parlé dans les films d'aujourd'hui soit exact ou non n'a aucune importance pour le cinéaste, ce n'est pas son critère primordial. Ainsi, à la réflexion que des Vilnois parlent avec l'accent polonais, le public me rétorque que "c'est un détail"... Si on fait un film sur la France et qu'on dit que le gars est alsacien, on serait

risé le public francophone plutôt que yiddishophone. Ce qui pourrait induire qu'il n'y a plus beaucoup de gens qui comprennent le yiddish et qu'ils ne comptent plus guère. On a l'impression de ne plus exister.

4. Un historien a écrit deux gros livres. Il cite des proverbes et des chansons yiddish. Il donne la traduction en français, mais rien en yiddish, ni en version romanisée. Écrire tout en français

points communs ? En outre, il aurait été enrichissant de comparer les différents vécus de tous ces peuples meurtris, réflexion qui eût certainement aidé à mieux cerner l'essence même d'une minorité.

En vérité j'éprouve beaucoup de tristesse. Faire le deuil du yiddishland me prendra du temps. C'est trop profond, la douleur est trop vive. Je n'ai pas envie de cacher ce que je ressens... ■



La Cuisine Blintzes

Dans la tradition culinaire des populations pauvres les préparations du type des crêpes tiennent une place importante. De l'eau, de la farine, de la levure le plus souvent et du sel, et on dispose d'une base de repas solide. Et puis, avec l'élévation du niveau de vie, ces plats roboratifs viennent délecter aussi des palais plus aisés, à condition d'être convenablement garnis.

Ainsi de la pizza, de la galette de sarrasin ou encore des blinis russes... Aujourd'hui, nous allons nous pencher sur une autre variante venue de l'Est : les crêpes minces, dont l'aspect rappelle celui des galettes bretonnes, et que les Russes appellent "blintchiki" et les Polonais "nalesniki". Les Juifs ashkénazes ont emprunté la préparation et le nom à leurs voisins russophones, et parlent de "blintzes". C'est devenu une base de desserts solides, dans lesquels la crêpe est dotée d'une garniture appétissante, puis repliée en forme de coussin rectangulaire et repassée à la poêle.

La garniture est très variée, et l'imagination de la cuisinière (ou du cuisinier) s'en donne à cœur joie. Mais le fromage blanc frais, soigneusement égoutté et sucré, y joue un rôle fondamental. Voici donc une des recettes possibles pour réussir des "blintzes" qui épateront vos invités et régaleront votre famille. Une table de six paraît une base de calcul convenable :

Pour la pâte, il vous faut :

Farine tamisée : 80 g. environ ;
Œufs : 3/4 selon grosseur) ;
Sel : 0,5 cuillère à café ;
Sucre en poudre : une cuillère à café ;
Lait : trois verres ;
Margarine (ou beurre...) : 30 g. environ.
Un peu de margarine pour faire frire les crêpes (pardon, les blintzes !)

Et pour la garniture :

Fromage blanc frais, type "cottage cheese" 500 g ;
Petits suisses à 20 %, ou similaire : 200 g ;
Sucre vanillé : 70 g.

Au travail !

Dans une terrine, versez la farine, en forme de puits.
Dans un récipient, battez bien ensemble tous les autres constituants de la pâte. Le beurre ou la margarine doivent être préalablement ramollis. Versez ce mélange homogène dans le puits.

Battez le tout à l'aide d'un fouet, jusqu'à obtenir une pâte lisse et homogène. Il faut qu'elle soit assez liquide ; sinon, ajoutez un peu d'eau. Laissez reposer une bonne heure.

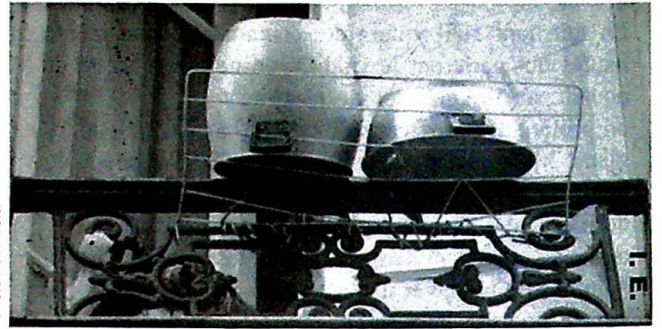


Photo Irène Elster

Dans une large poêle, faites vos crêpes (cuisson recto-verso) fines, sans trous, bien dorées mais souples. Réservez-les sur un plat ; pour éviter les collages éventuels, intercalez du papier sulfurisé entre les blintzes.

La garniture est facile à réaliser : on mixe tous les ingrédients, pour avoir une masse fine et homogène.

Préchauffez votre four à 170-200°C. Préparez un plat Pyrex, ou un moule rectangulaire, en le graissant légèrement.

Sur chaque crêpe, mettez une bonne cuillerée à soupe de fromage, bien au centre. Repliez les bords de droite et de gauche pour couvrir le fromage, puis roulez la crêpe, un peu comme un gros nem (si vous voyez...). Rangez côte à côte vos blintzes sur le plat, et enfournez pour une dizaine de minutes.

Mangez chaud, encore que, une fois refroidis, les blintzes restent comestibles...

Il est évident qu'à suivre une recette aussi dirigiste, le cuisinier serait frustré. La liberté est dans le choix des confitures ou des fruits frais qui viendront agrémenter la garniture, et éventuellement du coulis pour recouvrir votre œuvre. ■





La Mémoire

Lacaune, 1942-1999

(Amitiés judéo-lacaunaises)

Berthe Burko-Falcman & Jacques Burko

Lacaune-les-Bains, Tarn. Petite bourgade ancienne, isolée dans les derniers plis du Massif Central : les Monts de Lacaune. Deux mille cinq cents ou trois mille habitants. La ville la plus proche, Castres, est à cinquante kilomètres de méchantes routes. Modèle de bourg enclavé, communiquant difficilement avec l'extérieur, Lacaune vivait de manière paisible à la veille de la Deuxième Guerre mondiale. Sa source thermale, exploitée jusqu'aux années 20, était tombée en désuétude. La ville en avait gardé le nom, et un équipement hôtelier important.

Vinrent la guerre, la défaite, Vichy. Les décrets anti-juifs, la persécution des Juifs. Ceux-ci tentaient continuellement de franchir la ligne de démarcation, de fuir la zone occupée, où le danger était plus grand. Beaucoup furent pris et internés dans des camps de la zone "non-occupée". Certains (selon quels critères ?) furent assignés à résidence. En particulier à Lacaune. La bourgade vit ainsi arriver six cent quarante-huit étrangers. Étrangers, ils l'étaient doublement, ces Juifs dont la plupart avaient fui de Belgique ou d'Allemagne. Et des Juifs polonais, arrivés en France dans les années 30. Le français qu'ils parlaient ne ressemblait pas tout à fait aux sonorités d'ici.

De mémoire de Lacaunais, on n'avait pas vu de Juifs dans ces montagnes. On en avait une connaissance mythique : les Juifs étaient riches ; ils avaient persécuté le Christ. L'accueil fut méfiant. Le maire, choisi par Vichy parmi les notables locaux, avait commencé par protester en vain auprès du préfet contre cette invasion. Puis il promulgua un arrêté municipal, une sorte de règlement discriminatoire à l'encontre des intrus. Qui s'installèrent, selon leurs moyens, à l'hôtel ou chez l'habitant. Les plus riches vécurent sur leurs réserves. Les autres se mirent à la couture, aux travaux à la ferme... Certains firent du marché noir. Avec, pour tous, l'obligation de se présenter à la gendarmerie chaque lundi.

À la méfiance initiale succédèrent, à partir du jour de la grande rafle ordonnée par Vichy en juillet 1942 dans toute la zone non occupée, la compassion, le désir d'aider les persécutés. Aujourd'hui encore, les habitants de Lacaune racontent les cris des enfants séparés de leurs mères, jetés et entassés dans des bétailières. Dès lors, les Lacaunais ont protégé, caché les assignés lors des incursions de la Milice ou des Allemands (il n'y a pas eu de garnison allemande installée dans ce petit bourg lorsque la zone Sud a été

occupée à son tour). Plusieurs ont reçu la "Médaille des Justes", distinction rare, accordée après une enquête minutieuse par le Mémorial de Jérusalem. Trois ? Quatre ? On ne sait pas, les gens d'ici ne se vantent guère. La rafle suivante, en février 1943, a fait bien moins de victimes. Au total, 118 Juifs sont partis de Lacaune vers les camps de la mort. Aucun n'est revenu.

À la Libération, les Juifs assignés à Lacaune sont pratiquement tous partis. À leur place, le bourg a accueilli quelques dizaines de Juifs allemands âgés, qui n'avaient ni la force de retourner quelque part, ni où retourner. Il y a ainsi dans le cimetière catholique un carré d'une vingtaine de tombes de



personnes nées à Hambourg, à Brème, à Berlin, mortes ici entre 1945 et 1948. La municipalité veille à l'entretien des stèles qu'aucun parent ne visite.

Comme ailleurs, des histoires tues durant des décennies sont enfin parlées. D'anciens assignés reviennent ; certains pour une unique visite, d'autres retrouvent des amis d'enfance, finissent par exorciser le passé, se refont une vie avec Lacaune. On se parle, on retrouve des liens au-delà du "tu te souviens...". Les Juifs sont désormais plus qu'un épisode du passé dans la conscience locale. Dominique Calas, professeur d'histoire, a invité d'anciens assignés à parler devant les élèves du collège local. Une jeune fille du pays, Sandra Marc, a pris pour objet de sa maîtrise d'histoire "les Juifs à Lacaune". Le pays a fait un retour sur ce moment singulier et difficile de son histoire. Et au moment de l'affaire de Carpentras, réagissant à la profanation d'une tombe juive, des Lacaunais sont allés spontanément au cimetière pour nettoyer le carré juif.



Département du Tarn

22 Juillet 1942

Police générale des Israélites

1. Tout attroupement est interdit dans les diverses artères de la ville.
2. Les bains-douches seront ouverts spécialement pour les Assignés. Dans l'Etablissement ils sont tenus de respecter les consignes et d'être disciplinés.
3. Le Bureau Municipal des Assignés n'est ouvert que le matin seulement, sauf le Samedi et le Dimanche.
4. Le Contrôle à la Gendarmerie les lundis est obligatoire.
5. Il est formellement interdit de se procurer une recommandation d'un administré Lacaunais pour intervenir auprès de Monsieur le Maire.
6. Messieurs les Assignés sont tenus aux mêmes lois sur le ravitaillement et particulièrement sur les achats à la propriété de denrées contingentées, et surtout à des prix exagérés.
7. Aucun colis postal ne pourra être expédié sans l'ordre de M. le Maire.
8. Les assignés sont priés de respecter les jours de délivrance des titres d'alimentation.
9. Pour toute requête, le refus de Monsieur le Maire est formel.
10. Les assignés sont priés de vouloir déclarer à la Mairie toutes les personnes étrangères à la localité qu'ils peuvent héberger dans leur domicile personnel.
11. Monsieur le Maire recommande aux femmes et aux jeunes filles de la tenue dans leur habillement et de la correction à tous dans leurs rapports avec la population Lacaunaise.
12. Toute contrevenance à ces articles dûment constatée sera sévèrement punie sans appel.

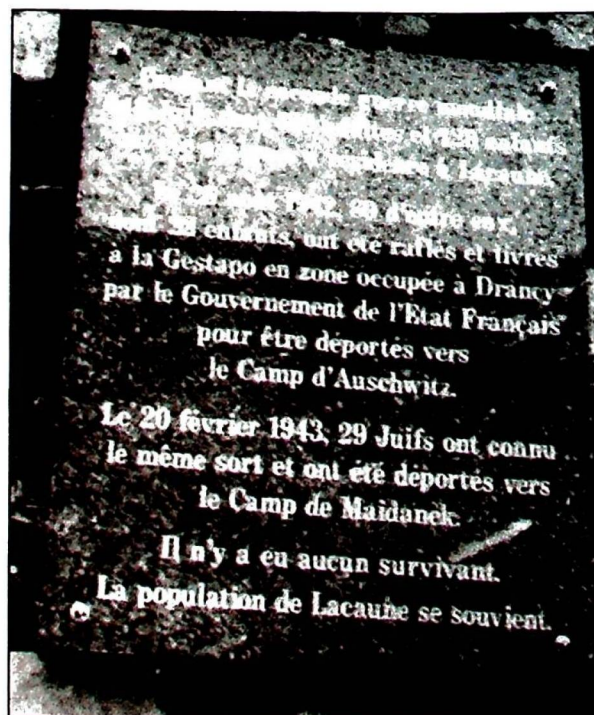
Le Maire,
(Henri Viguiier)

Peu à peu les choses ont mûri et, cette année, la municipalité, animée par André Cabrol, maire né après la guerre, a décidé d'honorer officiellement les victimes juives parties de Lacaune. Béatrice Nègre, la jeune secrétaire de la mairie, s'est totalement investie dans ce projet. Un mémorial a été dressé au cœur de la ville. Il porte les cent dix-huit noms des disparus, et un sobre texte d'hommage aux morts. Par des annonces dans les publications juives, par téléphone, surtout par le bouche-à-oreille entre Juifs, les anciens assignés de Lacaune et leurs familles avaient été contactés aux quatre coins du monde. Il en est venu une centaine, des États-Unis, de Belgique, de toute la France. Par un samedi pluvieux d'avril, la population locale et ces revenants d'un week-end ont accompagné au cimetière les enfants du collège de Lacaune, qui ont déposé des fleurs et allumé des bougies en souvenir des enfants juifs assassinés. Puis, une station au Mémorial, dont les plaques de porphyre rouge ont été dévoilées officiellement. Il neigeait... Enfin, transis mais persévérants, tous se sont retrouvés dans une salle où sept ou huit discours, du préfet au maire, ont analysé, souligné l'importance de l'événement. L'émotion était grande, tant chez les Juifs que chez les locaux. Et tout le monde s'est retrouvé pêle-mêle autour des grandes tables d'un repas commun où, le cochon (animal emblématique de la gastronomie locale) n'avait pas, pour une fois, la part du lion. Car un buffet

caché avait aussi été dressé par un traiteur parisien de la rue des Rosiers, né à Lacaune pendant la guerre.

Le lendemain, le shabbat passé, le Grand rabbin de Toulouse est venu avec une petite délégation célébrer l'office des morts devant le nouveau Mémorial.

Dans ce genre de cérémonies, une fois la célébration achevée, les participants se séparent sans retour. Mais Lacaune ne suit pas les chemins battus : ici, on ne veut pas laisser la poussière recouvrir à nouveau la mémoire qui avait mis plus de cinquante ans à se manifester de cette visible manière. À l'initiative de Jacques Fijalkow, professeur à l'université de Toulouse, dont le père fut déporté de Lacaune et dont la mère ne quitta jamais le bourg jusqu'à sa mort en 1960, s'est créée dès le lendemain une "Association des amitiés judéo-lacaunaises", dont la plupart des membres sont nés après la guerre. Prolonger et valoriser l'émotion commune, inscrire le passé dans l'avenir, resserrer les liens de solidarité humaine... Les idées foisonnent. L'avenir dira si Lacaune verra effectivement un rassemblement annuel, avec des manifestations musicales et artistiques et des colloques historiques ; si l'Association parviendra à faire éditer la maîtrise de Sandra Marc, à publier un document souvenir pérennisant la création du Mémorial, à lancer dans le cadre de l'Université de Toulouse-le Mirail (où fonctionne un centre de recherches sur les Juifs : le CIREJED-Diasporas) des recherches historiques complémentaires... L'élan est tel que la plupart de ces projets se réaliseront. ■





Pour nos lecteurs passionnés de littérature, Henri Raczymow animera désormais dans Diasporiques une rubrique de vie littéraire, pour compléter notre rubrique livres.

La rentrée littéraire de Myriam Anissimov et de Robert Bober

H.R. Vos deux livres nous parlent d'enfants pendant la guerre et dans l'immédiat après-guerre. Avez-vous le sentiment que votre génération ne peut en aucune façon se délivrer de "ce passé qui ne passe pas" ?

M.A. Je n'ai aucune raison de me délivrer de mon héritage. Je ne possède rien d'autre. Il ne s'agit pas d'un choix, mais de la prise en charge de ce qui fut, et que mes parents m'ont légué. Je ne suis pas persuadée que ceux de ma génération ont suivi le même chemin que moi. Les écrivains passent une partie substantielle de leur temps à évoquer "le temps perdu". Pour l'écrivain que je suis, en effet, le temps d'une manière générale ne passe pas. Il se présente devant mon regard intérieur comme une vaste perspective immobile, où je peux tout embrasser en même temps. Lorsque je me retourne vers les années qui ont précédé ma naissance, je ne vois que quelques rares photos, quelques lettres, et surtout des cendres. Ce sont celles du peuple juif, celles des membres de ma famille, celles d'une civilisation dont je suis issue et qui a été anéantie en cinq années. Évidemment, si j'étais née à Libourne à l'orée de ce siècle, j'aurais pu raconter des drames bourgeois éclatant dans le silence feutré de demeures cossues. Je ne crois pas qu'un écrivain "invente" de toutes pièces. Il puise et déguise son expérience, pour "s'autociter" jusqu'à l'épuisement de ses réserves.

R.B. Je n'ai pas de réponse à cette question. Je ne sais pas. Et puis de toute façon, Myriam Anissimov et moi ne sommes pas exactement de la même génération. Alors...

H.R. Pensez-vous, d'une façon générale, que les écrivains juifs soient condamnés, tel le personnage de La Statue de sel d'Albert Memmi, à regarder constamment en arrière ?

M.A. Eh bien, je crois vous avoir devancé en répondant partiellement à votre deuxième question, en même temps

qu'à la première. Évidemment, devant une tragédie d'une ampleur telle que la Shoah, l'emprise du passé est puissante, car presque tout me ramène sans cesse à ceux que j'aurais dû connaître, que je ne connaîtrai jamais : mes grands-parents, mes oncles, mes tantes, mes cousins, qui n'existent pour moi qu'à travers la reconstruction de la littérature.

R.B. Je regardais déjà en arrière bien avant de savoir que j'écrirais un jour. Et bien avant, je crois, avoir dit "moteur !" pour la première fois. Et il y a de cela, maintenant, trente-trois ans. Peut-être regardais-je en arrière le jour de ma naissance.

Lui est né en 1932 à Paris, elle en 1943 en Suisse où ses parents étaient réfugiés. Elle a passé son enfance à Lyon, dans le quartier de la Croix-Rousse où son père était tailleur, lui à Paris, à la Butte-aux-Cailles où son père était cordonnier. Elle est journaliste et écrivain, notamment biographe de Primo Levi. Il est réalisateur et écrivain. Elle vient d'écrire Sa majesté la mort (Le Seuil), lui Berg et Beck (P.O.L.), deux récits autobiographiques qui renvoient à un même passé, deux livres nés d'une nécessité et d'une urgence, loin de la mode d'une certaine littérature poubelle d'aujourd'hui. Son regard à lui est plutôt attendri et curieusement nostalgique. Son regard à elle est plutôt acerbe et aiguisé. Sur une même réalité douloureuse, c'est plutôt la colère qui l'emporte chez elle, et une tendresse faite de silence allusif chez lui. Ils ont en commun d'avoir été en âge de pouvoir être déportés. De cette éventualité heureusement non advenue vient sans doute qu'ils sont l'un et l'autre tournés vers le passé. Nous avons interrogé Myriam Anissimov et Robert Bober.

H.R. On parle sans cesse dans nos milieux de "transmission". Avez-vous le sentiment qu'en écrivant vous vous inscrivez dans un "devoir de mémoire", une sorte d'obligation morale de transmettre ? Quel serait le sens pour les générations suivantes de ce qui constitue ce qu'il faut bien appeler chez vous une obsession ?

M.A. Je trouve cette expression, volée à l'entourage de Primo Levi, plutôt malvenue, mais il existe des modes qui envahissent le langage et tiennent lieu de philosophie aux gens pressés de se débarrasser d'une tâche trop lourde, avec un degré satisfaisant de bonne conscience. Je n'écris pas poussée par une quelconque obligation

morale. Je ne me considère pas victime d'une "obsession". C'est l'indifférence, la capacité des hommes de s'habituer aux monstruosité qui ne laisse pas de me surprendre.

R.B. C'est vrai qu'on parle sans cesse dans nos milieux de "transmission". Il est vrai aussi que quelque chose de ce que je fais s'inscrit dans cette transmission. Mais sans, pour autant, en ressentir une sorte d'obligation morale. Quant à la seconde partie de la question, il faut la poser aux générations suivantes et, s'il vous plaît, me donner la réponse.

H.R. Pensez-vous être compris par le public en général ? N'y a-t-il pas une réalité incommunicable, qui n'appartient qu'aux seuls Juifs de votre génération, et dont seraient



exclus à la fois les plus jeunes et en outre les Juifs d'Afrique du Nord ?

M.A. Je ne cherche pas à être comprise ou à susciter la compassion. Mais, en revanche, j'essaie d'écrire de manière claire et précise, des livres construits, cohérents. Écrire est une nécessité vitale pour moi. Comme répondait Primo Levi à une jeune auteur qui lui demandait des conseils : " Pour écrire, il faut d'abord avoir quelque chose à dire ". C'est mon cas. Quand mon livre est réussi, quand les ingrédients forment, selon l'expression de Mozart, "un bon pâte", les lecteurs – quels qu'ils soient – peuvent, d'une certaine manière, accéder aux réalités que j'évoque, même s'il s'agit du yiddishland et de la Shoah.

R.B. Il n'y a pas, on le sait, de public en général. Mais des publics. C'est ce que je crois avoir compris en faisant des films diffusés de plus en plus tard à la télévision. Mais ce que je fais n'appartient pas aux seuls Juifs. Pour mémoire : les questions les plus bêtes concernant *Quoi de neuf sur la guerre* m'ont été posées par un responsable de la communauté juive de Lyon. Et l'article le plus juste, toujours concernant *Quoi de neuf...*, je l'ai lu dans une revue publiée par l'Université catholique de Louvain.

H.R. *Vous sentez-vous solidaires des malheurs qui frappent d'autres peuples depuis la Shoah et encore aujourd'hui ?*

M.A. Bien entendu, je ne suis pas surprise quand je vois que les hommes continuent à perpétrer des massacres, des génocides. Ce qu'il y a de plus affreux en l'homme, c'est justement l'homme. L'homme n'est pas bestial, il est humain. Je ne crois pas qu'aucune entreprise, aussi monstrueuse soit-elle, puisse servir de leçon à l'humanité. Malheureusement.

R.B. Oui, bien sûr. Si je parle du monde juif, c'est que je le connais un peu mieux. Et puis, je sais, par ailleurs, que d'autres peuples et d'autres cultures se sentent aussi concernés par mon travail.

H.R. *Diriez-vous que votre vie en général et votre écriture en particulier s'originent dans cette expérience de la guerre ? Que, pour vous, tout part de là ?*

M.A. Je n'ai pas vécu directement la guerre. J'ai subi des traumatismes qui étaient la conséquence de cette guerre : naître dans un camp de réfugiés, tomber à six mois gravement

malade, frôler la mort, passer deux années dans un hôpital, loin de ma mère, recevoir pour mère de substitution une admirable diaconesse, la perdre, elle aussi, pour retrouver ma mère juive, triste, coupable presque, de m'enlever à celle qui m'avait sauvé la vie et anxieuse de n'être pas à la hauteur.

R.B. Je crois que tout part de l'enfance. Il se trouve seulement que j'étais enfant pendant la guerre.

H.R. *Comment vous définiriez-vous vous-même ? Un écrivain juif de langue française ? Un écrivain français ?*

M.A. Je me suis déjà définie comme un écrivain yiddish de langue française. Je persiste et signe. Mes structures mentales appartiennent à la langue yiddish. Disons que j'écris dans une langue étrangère et familière, le français. Ce fait entraîne des distorsions dans l'utilisation de la langue qui sont peut-être ce qu'on peut appeler, dans mon cas, le style.

R.B. Je ne suis pas un écrivain juif, puisque je ne suis pas écrivain. Je suis un cinéaste qui a réalisé une centaine de films documentaires dont certains à thème ou sujet juif et qui a écrit deux livres.

H.R. *Dans vos deux cas, le communisme constitua une dimension de votre expérience, soit personnellement, soit par les idées de vos parents. En reste-t-il quelque chose pour vous ? Ou tout cela est-il à jeter dans les poubelles de l'histoire ?*

M.A. Ce qui reste du communisme pour moi, c'est un grand attendrissement pour la naïveté, la générosité, l'intolérance de mes parents. Mais en même temps, leur échec a généré en moi une grande méfiance pour le personnel politique



Littérature

quel qu'il soit, et une répulsion assez violente pour toute forme de rhétorique.

R.B. Je n'ai jamais été communiste. Mes parents ne l'étaient pas non plus. J'étais ce qu'on appelait dans les années cinquante "un compagnon de route". Je n'ai donc rien à jeter dans les poubelles de l'histoire. Et puis, de toute façon, je n'aime pas jeter.

H.R. *Question métaphysique : Qu'est-ce qu'être juif à vos yeux ?*

M.A. Nous sommes à la fois un peuple, une nation, une religion, une civilisation, une diaspora, une histoire, une culture. Tout ce qui vient évoquer cela est reconnu comme un des attributs multiples du judaïsme. A l'intérieur de cette galaxie, je suis un fragment du judaïsme polonais perdu dans un océan exotique et néanmoins familier : la France.

R.B. C'est vrai : c'est une question métaphysique.

H.R. *Votre enfance a été bercée dans la langue yiddish. Qu'en reste-t-il ? Cela joue-t-il un rôle dans votre façon de sentir, de voir le monde, d'écrire ? Le yiddish, à votre sens, a-t-il un avenir comme certains l'imaginent ?*

M.A. La langue yiddish est constamment présente à mon esprit. Je pense en yiddish. Je comprends le yiddish mieux que le français. Avec d'autres parties de mon cerveau. Avec tout mon corps. Entendre parler yiddish engendre chez moi un état émotionnel intense, une complicité charnelle avec tous ceux qui le parlaient. Malheureusement, dans une vingtaine d'années, cette "manière d'être yiddish", qu'on retrouve en pénétrant à la bibliothèque Medem, par exemple, aura cessé d'exister. Le yiddish ne mourra pas pour autant. On le parle à New York, à Bnei Brak, un peu à Paris, et même à Divonne, l'été ! On le parlera encore. Mais de cette manière-là, non. Nous sommes les derniers Juifs de cette espèce-là.

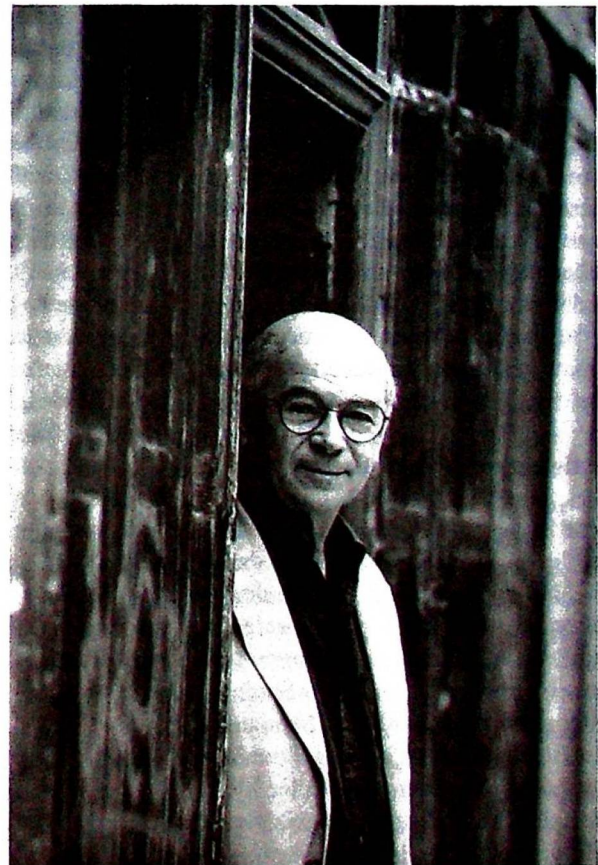
R.B. Ce qu'il en reste ? Je trouve que le mot *kritchkes* est plus juste que le mot "miette". On peut le vérifier en mettant des miettes de biscuit dans son lit juste avant de se coucher... Le yiddish n'a pas, hélas, de véritable avenir. Je crois cependant que la langue yiddish se trouve dans la situation de ce rabbin qui voulait écarter un malheur qui allait s'abattre sur le peuple juif mais qui, contrairement aux rabbins des générations précédentes, ne connaissait plus la prière, ni l'endroit de la forêt où allumer le feu, ni même comment l'allumer et qui pourtant savait encore raconter cette histoire.

H.R. *Vous faites l'un et l'autre dans vos livres référence à des chansons. Quelle est pour vous la chanson, entendue dans l'enfance, que vous fredonnez encore spontanément aujourd'hui ?*

M.A. Dans les ateliers de confection, la radio jouait un rôle central. On travaillait jour et nuit en écoutant la TSF. Je possède un très vaste capital de variétés françaises. Les chansons françaises sont admirables. Je les aime toutes sans discrimination. Mes parents étaient communistes : ils écoutaient religieusement Yves Montand. Je connais par cœur toutes les chansons qu'il a chantées. Mais aussi celles de Charles Aznavour, Luis Mariano, Georges Guéthary, Bourvil, Maurice Chevalier, Mistinguett, Dario Moreno, André Claveau, Édith Piaf, Lucienne Boyer, Les Compagnons de la chanson, Eddie Constantine, Félix Leclerc, Francis Lemarque, Damia, Renée Lebas, Georges Brassens, Leo Ferré, etc. Oui, je les chante encore. Elles structurent un univers du souvenir. Elles en sont inséparables.

R.B. Je ne chante pas spontanément. Ou alors lorsque j'entends un air que j'aime à la radio. Et c'est souvent un air que j'ai déjà entendu. C'est quelquefois un air récent, mais plus fréquemment une chanson de Charles Trenet, d'Yves Montand, de Brassens ou de Georges Ulmer. Ou un air de jazz. Ou encore une chanson yiddish, même si celle-ci, je ne l'ai jamais entendue à la radio lorsque j'étais enfant. ■

Propos recueillis par Henri Raczymow





Martin Buber et le conflit judéo-arabe. Ethique et politique

Izio Rosenman

Au moment où le conflit israélo-palestinien entre peut-être dans la voie d'une solution de compromis après la défaite de Benyamin Netanyahu et l'élection d'Ehud Barak, il peut sembler utile, à propos de ce conflit, de se pencher sur les positions développées par Martin Buber, l'un des grands penseurs juifs de ce siècle.

Très impliqué dès les premiers congrès du mouvement sioniste dans la réflexion comme dans l'action sionistes, Martin Buber a été rapidement attentif aux risques de conflit avec les habitants de la Palestine que recelait l'arrivée des Juifs. Il a recommandé une politique de coopération avec les Arabes de Palestine et les questions qu'il a posées à ce propos sont toujours d'une actualité brûlante.

Connu pour ses études sur le hassidisme, et pour sa philosophie du dialogue, Buber l'est sans doute moins pour son engagement politique et, à l'heure où triomphe la *Realpolitik*, il est bon de revenir sur l'action et la vie d'un intellectuel juif qui a privilégié un abord des questions de société qui ne sacrifie pas les moyens à la fin, et qui a toujours tenté de ne pas dissocier la morale de la politique.

Une figure emblématique

Martin Buber (1878-1965), qui a traversé les événements marquants de ce siècle, fait partie de la mouvance de ces intellectuels juifs d'Europe Centrale, libertaires, religieux ou laïques, tels Franz Rozenweig, Gershom Sholem, Walter Benjamin, Gustav Landauer, Ernst Bloch, Georges Lukács, dont Michaël Löwy a finement étudié les idées et les destins.¹ Si leurs engagements politiques et intellectuels ont été divers : engagement marxiste pour les uns, sioniste pour d'autres, religieux

pour d'autres encore, Löwy a montré à quel point cependant ils partageaient tous ce qu'il appelle une orientation anti-autoritaire libertaire néo-romantique où prédomine à un moment ou à un autre une dimension juive, nationale/culturelle et religieuse.

Dans la culture juive-allemande, Martin Buber est sans doute la figure la plus représentative du courant socialiste-religieux qui a sympathisé avec les mouvements révolutionnaires qui ont agité l'Europe du début du xx^e siècle. Et c'est d'ailleurs une revue juive, *Der Jude*, fondée et dirigée par Buber, qui a été le lieu d'expression de ce courant.

Né à Vienne, Buber est élevé à Lwow par son grand-père Salomon Buber, homme de la *Haskala*, grand spécialiste de la tradition et de la littérature juives, dont il s'est vite imprégné. Après des études à Vienne, Leipzig, Berlin, Zurich, il est professeur de judaïsme et d'éthique à l'Université de Francfort de 1924 jusqu'à l'arrivée du nazisme en 1933. À partir de cette date il s'occupe de l'éducation juive en Allemagne, car les Juifs y sont exclus du système scolaire officiel : il milite en donnant des conférences, malgré les nombreux obstacles mis par les nazis.

En 1938 il quitte l'Allemagne nazie pour la Palestine, où il enseigne la philosophie sociale à l'Université Hébraïque de Jérusalem, jusqu'à sa retraite en 1951. Il poursuit ses activités intellectuelles et politiques jusqu'à sa mort, le 6 juin 1965.

Buber, la morale et la politique

L'abord de la politique par Buber s'enracine dans le mouvement du socialisme religieux évoqué plus haut. Il considère que la coupure entre le

spirituel et le temporel est à l'origine de la crise de la société moderne. D'après lui la religion s'est retirée sur le terrain purement ecclésiastique d'une piété confessionnelle liée à des rites et a abandonné toute prétention sur le monde séculier.

Il ne faudrait pas confondre cette attitude avec les prétentions exhaustives d'un quelconque fondamentalisme car ce qui prime chez Buber, c'est l'exigence morale et la nécessaire prise en charge des destinées de l'homme et de l'univers au nom de cette exigence et de la sainteté du monde. Pour lui, l'action politique fait partie de la prise en charge du monde dans sa sacralité, car il considère que la force du judaïsme est dans l'acte². La dimension messianique³ est en effet essentielle pour lui : c'est la tâche de l'homme que d'aider à la rédemption du monde.

Paul Mendès-Flohr, qui a rassemblé les textes de Buber sur le conflit judéo-arabe⁴, souligne que le socialisme religieux, tel que Buber l'enseignait, va de pair avec l'esprit d'un judaïsme authentique et originel dont il trouve des traces dans le hassidisme, mais qui a puisé son expression première dans la Bible, dans le judaïsme prophétique, dans ce que Buber a défini comme *l'humanisme hébraïque*.

Pour lui, le sionisme vise à réaliser un nouvel humanisme hébraïque dont l'une des missions les plus importantes consiste à élaborer une nouvelle éthique politique capable de cicatrifier la coupure qui existe entre la politique et la morale. C'est ainsi qu'il critique la distinction introduite par Weber⁵ entre une "éthique de responsabilité" qui est dictée par les nécessités du pouvoir politique, et une "éthique de conviction" qui obéirait aux impératifs de la conscience morale individuelle.



Buber ne pense donc pas que l'on puisse atteindre un objectif politique juste, c'est-à-dire la reconstruction d'un foyer juif en Palestine, avec des moyens tortueux, contraires à la justice. Il est opposé à la politique à l'égard de Arabes de Palestine telle que la concevait et la pratiquait le courant majoritaire dans le mouvement sioniste. C'est ainsi qu'il



déclare devant une assemblée de jeunes sionistes en 1932⁶ :

Pour que l'objectif atteint corresponde à celui qu'on s'était fixé, la voie prise pour l'atteindre doit être de même nature que lui. Une mauvaise voie, c'est-à-dire une voie contraire à l'objectif, ne mène qu'à un faux objectif. La leçon d'Isaïe devrait guider nos actes : "Sion sera sauvé par la justice (Isaïe I, 27)".

Martin Buber mesurait cependant toute la difficulté qu'il y a à inscrire la morale dans le politique⁷. Et il écrivit en 1929 : *Vivre, c'est causer du tort... Tout le sens de la vie humaine, c'est d'être placé à chaque heure devant la responsabilité suivante : je ne veux pas causer plus de tort que je ne le dois pour vivre. Nous causons donc du tort. Imaginez que nous soyons en Palestine et que les autres arrivent chez nous, vous comprendrez ce que cela veut dire.*

*Mais nous ne voulons pas causer plus de tort qu'il est nécessaire pour vivre, car nous ne vivons pas pour vivre, mais pour accomplir notre mission. C'est pourquoi nous devons nous charger d'autant de tort qu'il est nécessaire. C'est beaucoup plus difficile que de vouloir être innocent. C'est beaucoup plus difficile que de s'abstenir de causer du tort.*⁸

Il ne s'agit donc chez lui aucunement d'un angélisme éthique, mais au contraire d'une vision réaliste du monde, où l'individu aussi bien que les groupes contrôlent le tort que nécessairement ils font à l'autre pour survivre.

Buber et le sionisme

Il faut ici évoquer les rapports de Buber et du sionisme, en soulignant que Buber était un sioniste convaincu qui a adhéré très jeune au mouvement sioniste, et ce pour des raisons religieuses et culturelles plus que politiques. Il a été activement présent à tous les moments importants du sionisme, moments où il est toujours intervenu par sa plume et où il a tenté de convaincre. Mais il a toujours mis l'accent sur le refus de la *Realpolitik*, qui a été celle des dirigeants du mouvement sioniste, que ce soit, pour Herzl, la recherche de l'entente avec la Turquie ottomane ou, plus tard, pour les dirigeants suivants, la recherche de l'alliance avec l'Angleterre impérialiste ; il a fini par se retirer de toute fonction officielle dans le mouvement tout en continuant à y militer activement...

Ainsi Buber prend-il des positions politiques fermes à l'occasion de nombreux événements et incidents plus ou moins graves qui se produisent entre Juifs et Arabes en Palestine. C'est particulièrement à ces occasions qu'il a insisté sur l'importance qu'il y avait à s'entendre positivement avec la population arabe de Palestine, à l'époque, et, par la suite, avec les Arabes israéliens, pour en faire des alliés dans le développement commun de la Pales-

tine, pour la prospérité des deux peuples.

Sur ces positions il a presque toujours été minoritaire dans le mouvement sioniste, qui voyait dans les Arabes de ennemis, et pour lequel le premier but était la réalisation d'une majorité juive en Palestine.

On peut évoquer ici quelques-unes de ses prises de position.

Ainsi écrit-il en 1920 :

*Nous qui voulons aller en Palestine en tant que médiateurs entre l'Europe et l'Asie, nous ne pouvons pas nous présenter à l'Orient, qui s'éveille d'un rêve accablant, comme les émissaires d'un Occident qui va faire naufrage et partager avec celui-ci une méfiance bien justifiée ; nous sommes les messagers d'un nouvel Occident, élus pour aider nos frères orientaux à fonder, avec leurs propres forces et en alliance avec l'Occident, une véritable vie communautaire que les effendis d'Orient et d'Occident ont réussi à les empêcher jusqu'ici de souhaiter véritablement. Ce pont, nous pouvons le construire à partir de notre propre vérité socialiste. En apportant aux couches opprimées des peuples asiatiques notre message de libération, nous les délivrerons en même temps du nationalisme inauthentique et fanatique, assoiffé de pouvoir et agressif, par le biais duquel leurs oppresseurs cherchent à détourner de leur objectif naturel leurs désirs naissants d'humanité.*⁹

On voit que Buber était très attaché à l'aide que pourraient apporter à ce qu'on appellerait aujourd'hui le Tiers-Monde les Juifs immigrés en Palestine, afin de construire une société nouvelle, développée et, ajoute-t-il, socialiste, fondée sur une vie communautaire, qui seule pourrait le faire sortir d'un nationalisme fanatique.

Très tôt Buber dénonce en effet ce qu'il nomme l'égoïsme sacré et les dérives du nationalisme juif, tout en s'affirmant sioniste et partisan d'un mouvement



national ouvert. Ainsi, au XII^e congrès sioniste de Karlsbad, en 1921, Buber prononce-t-il un discours où il affirme :

Il s'agit de se démarquer clairement d'une forme corrompue de nationalisme qui a commencé à se répandre, ces derniers temps, jusque dans le Judaïsme.

*Tracer la frontière entre le nationalisme légitime et le nationalisme illégitime, et la définir quotidiennement au gré des situations c'est l'affaire de tout homme du peuple...*¹⁰

De même Buber affirme avec force lors d'un congrès sioniste le sens qu'il donne au retour du peuple juif sur sa terre :

*Ce n'est pas pour chasser ou pour dominer un autre peuple que nous aspirons à retourner dans le pays auquel nous sommes attachés par des liens historiques et spirituels indestructibles.*¹¹

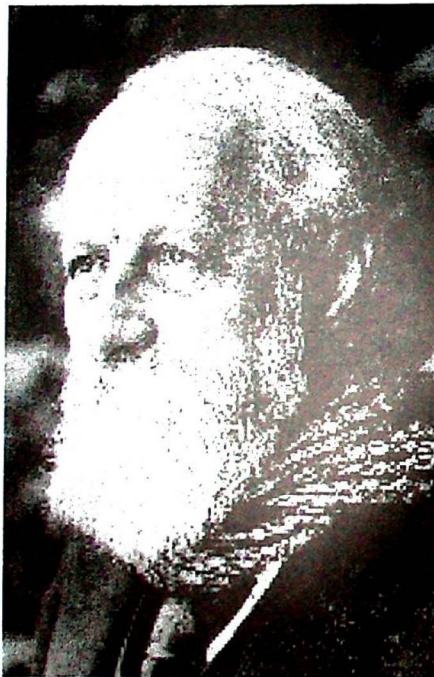
On reconnaîtra dans ces quelques points les positions de la gauche israélienne actuelle, qui a souvent affirmé après la Guerre des Six jours que les Juifs ne devaient pas dominer un autre peuple, le peuple palestinien, et que l'occupation des Territoires ne devait servir que de monnaie d'échange pour la paix.

À plusieurs reprises, avant comme après la création de l'État d'Israël, Buber fonda avec ses amis divers groupes, essentiellement formés d'intellectuels juifs, appuyés par des revues et destinés à promouvoir les idées de coexistence avec les Arabes palestiniens.

Le premier des groupes créés par Buber et ses amis a été *Brit Chalom* (l'Alliance pour la paix), apparu en 1925: Il y avait parmi ses membres fondateurs des Juifs de la diaspora ainsi que des habitants juifs de Palestine y vivant depuis longtemps, des universitaires tels Gershom Scholem et Judah Leib Magnes, premier Président de l'Université Hébraïque de Jérusalem, des membres du Hapoël Hatsaïr,

du Mizrahi (le mouvement sioniste religieux) et des sionistes libéraux.

L'objet de *Brit Chalom* est, d'après ses statuts, de parvenir à la compréhension entre les Juifs et les Arabes, d'organiser leurs relations mutuelles en Palestine sur la base d'une absolue égalité politique entre deux peuples culturellement autonomes et de déterminer le cadre de leur coopération pour le développement du pays.



Plus tard il participa à la fondation de la *Ligue pour la compréhension judéo-arabe* (1939), puis de *l'Ihoud* (1942) dont les buts étaient analogues...

Pour Buber et pour ses amis, les relations entre Juifs et Arabes en Palestine étaient, en effet, un test pour la valeur spirituelle du judaïsme lui-même.

Buber, comme ses amis de *l'Ihoud*, était, jusqu'à la création de l'État d'Israël, partisan d'un État binational pour les Juifs et les Arabes de Palestine car il craignait que la partition de la Palestine n'engendre une guerre dont l'issue serait un bain de sang. Il a été extrêmement critiqué sur ce point par la majorité du *Yishouv*.

Après la création de l'État, Buber resta fidèle à son militantisme pour la paix

israélo-arabe et le respect des droits des Arabes palestiniens qui, étant restés en Israël, étaient entre temps devenus des citoyens israéliens.

Les jugements fermes et l'exigence que Buber portait toujours sur les positions et sur les actions des Juifs à l'égard des Arabes, leurs voisins, l'ont fait rejeter par la majorité et traité de défaitiste par certains. Mais le fait de se trouver ainsi marginalisé ne le découragea jamais : il était certain que le sionisme et Israël ne pourraient survivre que dans la justice.

Par l'affirmation que la politique n'est pas forcément en contradiction avec l'éthique, par ses positions courageuses qui mettaient au clair les questions essentielles qui se posaient aux individus comme aux collectivités quant à l'usage du pouvoir et de la violence, en même temps que par sa dénonciation constante du terrorisme, y compris juif, avant la création de l'État, par sa critique non pas de la nation, mais du nationalisme exacerbé, qu'il qualifie "d'égoïsme sacré", par son questionnement sur le vivre ensemble et par son désir, fût-il utopique, d'instaurer une communauté des hommes et des peuples fondée sur le dialogue, Buber reste un modèle d'intellectuel engagé qui continue à poser les questions de notre temps. ■

¹ Michael Löwy, *Rédemption et utopie. Le judaïsme libertaire en Europe centrale*, PUF, 1988.

² Martin Buber, *Judaïsme*, Gallimard coll. Tel, (1986) p.40.

³ Martin Buber, *Judaïsme*, Gallimard coll. Tel, p.41 (1986).

⁴ Martin Buber, *Une terre et deux peuples*. La question judéo-arabe. Textes réunis et présentés par Paul Mendes-Flohr (P.M.F.), Lieu Commun, 1983.

⁵ Max Weber, *Le savant et la Politique*, Collection 10/18, 1959.

⁶ P.M.F., p. 29 et 141.

⁷ Martin Buber, *Judaïsme*, p. 165.

⁸ P.M.F., p. 119-122.

⁹ P.M.F., p. 67.

¹⁰ P.M.F., p. 70-76.

¹¹ P.M.F., p. 87.



Interview de Pierre Vidal-Naquet

L'importance des Mémoires de Pierre Vidal-Naquet amène Diasporiques à publier l'intégralité de l'entretien entre l'auteur et Dorothée Rousset, dont une version tronquée a paru dans L'Arche.

D.R. Dans le deuxième tome de vos *Mémoires* récemment paru, "Le trouble et la lumière, 1955-1998"¹, on peut distinguer trois faces de votre œuvre : les prises de position pendant la guerre d'Algérie, le travail d'historien de la Grèce, les livres contre le négationnisme. C'est de là que partiront mes questions.

D'abord, quel rapport y a-t-il entre vos positions pendant la guerre d'Algérie et le fait d'avoir subi les persécutions dans votre enfance ? Vous y faites allusion, mais ce n'est pas évident pour tous nos lecteurs actuels. Certes, vous parlez de la torture, en rappelant la Gestapo, ce qui fait penser à l'article de Sartre, "Une victoire", en mars 1958 dans *l'Express*, mais Sartre n'est pas Juif. Vous pouvez dire que vous avez réagi comme Français, mais vous citez votre oncle Félix Valabrègue, qui vous approuve en parlant de "tradition juive et dreyfusarde" ; pouvez-vous expliquer en quoi c'est une tradition juive ?

P.V.-N. J'ai deux remarques à faire. D'abord, en ce qui concerne mes motivations, il y a le fait que mon père a été torturé par la Gestapo en mai 1944 avant sa déportation. Je l'ai appris par une avocate qui était dans la même prison, mais qui a été libérée, et qui a fait ce témoignage. D'autre part, que des officiers français puissent se livrer à ce genre de pratiques (en Algérie, en Indochine, à Madagascar, au Maroc), ça m'a choqué, ça m'a absolument annihilé. Quant aux valeurs dreyfusardes, pendant toute la guerre d'Algérie, une des questions qui se posait était d'écrire un *J'accuse* ; Zola n'était pas juif, mais la victime, elle, était juive. Et un *J'accuse* apparaissait comme une nécessité absolue ; nous avons d'ailleurs publié en brochure un *Nous accusons* et nous avons été saisis ; on en avait envoyé la dactylographie au général De Gaulle et à René Coty en septembre 1958. Le général De Gaulle nous a répondu en disant qu'il transmettait à la Commission de Sauvegarde. Après la première saisie nous avons reproduit dans *Témoignages et documents* le texte avec la lettre du général De Gaulle : ceci aussi a été saisi ! Dans les deux cas, il me semble qu'on peut parler de tradition juive.

D.R. Mais y a-t-il un rapport entre une tradition juive et votre travail d'historien, et d'historien de la Grèce ? Vous avez fait peu de travaux, vous le dites vous-même, sur l'histoire ancienne des Juifs (vous signalez un cours sur le royaume des Hasmonéens, et plus tard votre préface à une édition de Flavius Josèphe), même si vous posez la question des rapports entre l'histoire grecque et votre activité publique quand vous étudiez Clisthène, fondateur de la démocratie, et parce qu'un de vos thèmes de réflexion est la tragédie.

P.V.-N. Quant aux études juives, tout de même, outre la préface à Flavius Josèphe, il y a les volumes rassemblés sous le titre *Les Juifs, la mémoire et le présent*, qui contiennent des études sur l'antiquité juive ; et le texte "Les Juifs entre l'État et l'Apocalypse" paru dans la collection "nouvelle Clio" (PUF). Mais ce qui est vrai, c'est que j'ai étudié les Juifs dans leurs rapports avec autre chose ; ce qui m'intéresse, c'est toujours la conjonction de coordination : dans la plupart de mes titres, vous trouverez le mot "et". La préface à Flavius Josèphe (une centaine de pages quand même), c'est une étude sur hellénisme et judaïsme.

Et c'est aussi une tradition juive que d'étudier la Grèce, et cela a servi en quelque sorte de "savonnette à vilain" à plusieurs générations d'intellectuels juifs. L'exemple typique, c'est celui des frères Reinach : deux sur trois ont consacré leur vie à l'archéologie ; l'un, Salomon, à la religion grecque, l'autre, Théodore, à l'épigraphie et il est devenu le spécialiste de la musique grecque ; il s'est fait bâtir une villa grecque à Beaulieu-sur-Mer, la villa Kerylos (= l'alcyon). Il est aussi l'éditeur de Flavius Josèphe, et il a publié aux éditions Budé des choses aussi totalement grecques qu'*Alcée et Sapho*. Pour beaucoup d'intellectuels juifs français, l'étude des choses grecques a été un moyen d'intégration. À la fin du premier tome de mes *Mémoires*, j'ai raconté comment j'avais trouvé en Amérique, chez une de mes cousines, un exemplaire du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, offert en 1875 à un jeune Juif qui s'appelait Alfred Dreyfus, et dédié pour sa barmitsva par un certain Armand Lévy.

D.R. J'aimerais bien que vous développiez le rapport entre l'être juif et l'internationalisme. Vous y faites des allusions éparses, vous écrivez en 1967 "être Juif, c'est une façon de demeurer internationaliste", et à propos de Flavius Josèphe, à la fois juif, romain et grec, il semble que vous soyez fasciné par le caractère pluriel du judaïsme à la fin de la période hellénistique. Mais le rapport entre l'être juif et l'internationalisme, n'est-ce pas un trait de tout diasporique ?

P.V.-N. La réponse est évidente. Il faut y ajouter ceci : les grands internationalismes se sont effondrés, l'internationalisme prolétarien, pour les uns en 1989, pour d'autres beaucoup plus tôt ; en ce qui me concerne, un jour est venu où je me suis rendu compte (je l'ai dit en 1967 dans une table ronde organisée par "Esprit") qu'être Juif, c'est appartenir à une communauté répandue parmi les nations, dont Israël est certes une partie, mais sans place exclusive. Pour répondre à la deuxième partie de votre question, l'internationalisme, c'est un trait des Juifs diasporiques, mais conscients de l'être. Et tous les Juifs diasporiques ne sont pas conscients



de l'être ! Et quant à la poikilia (la diversité) du judaïsme du premier siècle, il a, à cette époque, littéralement explosé : c'est ce que j'essaie d'expliquer dans le premier article du livre *Les Juifs, la mémoire et le présent*, une explosion qui débouchera d'un côté sur le pharisaïsme, qui deviendra le judaïsme rabbinique, et de l'autre sur une dissidence destinée à conquérir le monde méditerranéen, et qui s'appelle le christianisme. La richesse du judaïsme du premier siècle, c'est l'absence d'autorité centrale et sa participation à ce que Flavius Josèphe appelait de multiples hérésies : on traduit d'habitude par "sectes". Une dame, qui est professeur à l'Université de Lille et qui, après avoir appartenu au P.C., a fait son alyah et appartient maintenant au Goush Emounim, dit elle-même : " après tout, vous avez le droit de choisir votre hérésie ".

D.R. Les Juifs resteraient les seuls internationalistes authentiques ?

P.V.-N. Avec les Arméniens... Il y a un texte sur eux dans *Les Juifs, la mémoire et le présent* : c'est la préface que j'avais faite au *Crime de silence*.

D.R. Finalement, quand on n'est pas croyant, on est Juif par quoi ?

P.V.-N. Par le sentiment de continuer une histoire, le sentiment d'être concerné par ce qui s'est passé en 1492 et plus tard.

D.R. 1492, c'est l'expulsion des Juifs d'Espagne, c'est une persécution. Si on est Juif par les persécutions, on rejoint le point de vue de Sartre : les Juifs sont Juifs par le regard de l'autre.

P.V.-N. Au printemps dernier, j'ai été invité à un colloque à New York pour le cinquantième anniversaire de la traduction en Amérique du livre de Sartre, *Réflexions sur la question juive*. J'ai donc fait une intervention, qui doit paraître en français dans les *Mélanges en l'honneur de Jacques Brunschwig*. J'ai entendu à New York les choses les plus effarantes : que Sartre était un antisémite (alors que le livre était un geste d'amitié) ; ceci parce que Sartre analyse le discours de l'antisémite, par exemple le rapport entre l'esprit juif et l'intelligence abstraite. Je trouve inouï que quelqu'un qui analyse un discours soit accusé de tenir le même discours ! Ce qui m'a beaucoup amusé dans cette affaire, c'est que j'ai entendu un jour Raymond Aron dire à la télévision : " J'ai quelque raison de penser que quand Sartre parlait de Juif authentique c'est à moi qu'il pensait ". J'en suis resté scié, parce que s'il y a quelqu'un qui rentre dans la catégorie du Juif inauthentique, c'est bien Aron. Et puis j'ai relu les *Réflexions*, et je suis tombé sur une allusion évidente à Aron, non pas comme représentant le Juif authentique,

mais comme étant un Juif authentique : l'allusion est transparente, puisqu'il parle de la revue *La France libre* que dirigeait Aron. Le livre de Sartre a de grandes faiblesses historiques, mais c'est une analyse très intéressante de l'antisémitisme. Ce qu'on peut regretter, c'est qu'en 1946 il ait laissé son manuscrit dans l'état où il était en octobre 1944 : il n'y a pas Auschwitz. Comme l'a montré Enzo Traverso, ce

qu'il étudie, c'est l'antisémitisme de type maurassien, il n'a pas réellement pris en compte la Shoah : la seule allusion concerne Maïdanek (qu'il appelle d'ailleurs Lublin, dont Maïdanek est un faubourg).

D.R. Qu'on soit Juif par les persécutions, c'est ce que confirmerait la troisième face de votre œuvre, *Les Assassins de la Mémoire* : vous avez été obligé d'écrire contre le négationnisme parce qu'il nous niait, c'est-à-dire encore par une persécution, au moins morale.

P.V.-N. En 1945, l'idée ne me serait pas venue qu'on serait amené à prouver que cette histoire est vraie. Mais quand j'ai lu les écrits de Faurisson, qui était en khâgne avec moi...

D.R. Que voulez vous dire à nos lecteurs en 1999 ?

P.V.-N. Il faut absolument que la diaspora pèse le plus possible sur les Israéliens pour les aider à sortir de l'impasse tragique où ils se trouvent aujourd'hui. Dès 1967, j'ai pris parti pour un État palestinien, et dans le livre *Un historien dans la cité* paru en octobre aux Éditions de la Découverte, il y a une étude d'un professeur de Tel-Aviv intitulée " Vidal-Naquet et Israël " où il analyse mes positions sur le sujet : il n'y a pas d'avenir pour Israël sinon par un accord avec les Palestiniens.

D.R. Mais Israël écoute-t-il la diaspora ?

P.V.-N. La diaspora américaine se fait écouter, elle paie mais n'agit pas, sinon pour fournir à Israël ses pires extrémistes. La diaspora française est divisée : il y a des gens qui sont conscients de la situation, mais il y a aussi des gens haïssables.

D.R. Et les Israéliens ne comprennent guère la diaspora...

P.V.-N. Hier, dans une émission de télévision sur la torture, il y avait un tortionnaire israélien : pour moi, c'est pire qu'un tortionnaire français. Il semble qu'il y ait maintenant deux types de Juifs, les Israéliens et les diasporiques ; c'était là conclusion de Georges Friedmann dans son livre *Fin du peuple Juif ?* Mais il y a aussi une diaspora israélienne à New York, des gens qui quittent Israël. ■

Propos recueillis par Dorothée Rousset

Éditions du Seuil & La Découverte, 1998.



Dans l'actualité, voici quelques points qui attirent l'attention :

◆ Nos lecteurs se souviennent du remarquable ensemble de manifestations (et notamment de l'importante exposition de documents) sur le **ghetto de Teresienstadt**, présenté il y a peu par le Centre d'Histoire de la Résistance et de la Déportation de Lyon (14, av. Berthelot, 69007 Lyon, tel. : 04 78 72 23 11), dont il a été rendu compte dans l'encart joint à notre numéro 8. Ce centre présente actuellement, et jusqu'au 17 octobre, une très importante exposition consacrée au **génocide des Arméniens** dans les années 1915-1916. L'exposition comprend notamment de très rares documents photographiques qui montrent la déportation des populations arméniennes de l'Anatolie Orientale vers le désert syrien (les photographes, encore rares dans ce pays à cette époque, encourageaient la peine de mort). Nous ne pouvons que vous encourager à visiter cette exposition.

◆◆ Nombreux sont ceux qui ignorent encore l'existence en France d'un *Groupement pour les Droits des Minorités* (GDM), association sous le régime de la loi de 1901, présidée par Yves Plaseraud. Elle travaille en étroite coopération avec le *Minority Rights Group* de Londres et, comme son nom l'annonce, se consacre à la défense des droits des diverses minorités dans le monde. Nous sommes particulièrement sensibles à de tels objectifs, et il est naturel de vous offrir la possibilité de prendre contact avec GDM. L'association édite une *Lettre du GDM*, qui est trimestrielle. Son dernier numéro (il y en a eu 55 à ce jour) analyse la situation en Géorgie, où la mosaïque nationalitaire est particulièrement complexe. GDM met à votre disposition tout un ensemble de monographies sur les différentes minorités dans le monde, où vous avez toutes les chances de trouver des informations sur celle qui vous tient particulièrement à cœur. Vous pouvez demander la liste de ces publications, vous abonner à *La Lettre du GDM* ou adhérer à cette asso-

ciation en écrivant au GDM, 212, rue Saint-Martin, 75003 Paris.

◆◆◆ Vous êtes peut-être de ceux qui achètent plus ou moins régulièrement un journal des SDF, façon bénigne de se donner un semblant de bonne conscience face à l'exclusion. Il ne suffit pas de les acheter, il faut les lire. Après le scandale des articles révisionnistes qui a coulé l'un d'eux il y a quelques années, il est agréable de constater que, par exemple, *l'Itinérant* a une excellente tenue et que, si la qualité des textes est inégale, la générosité n'y a pas d'appartenance politique. Le numéro 248 notamment a consacré toute une page à lancer une pétition en faveur des treize Juifs iraniens menacés de pendaison par les ayatollahs, et ce n'est qu'un exemple.

◆◆◆◆ Sonia KOSKAS, une de nos lectrices, est conteuse professionnelle et propose un spectacle fondé sur le folklore juif tunisien, sous le titre "Pour 500 Rials d'Or". Cette production combine des contes tirés de cette tradition et la danse orientale. Les spectacles de cette veine sont rares à Paris, et voici une excellente occasion d'en faire la connaissance, si vous n'êtes pas familiarisé avec cet aspect de l'art juif (si vous êtes juif tunisien, notre annonce tombe à plat, car vous êtes certainement au courant). En tout cas, c'est tous les dimanches de septembre, à 17 heures, à "l'Arbre en scène", 19, rue d'Hautpoul, Paris 19^e. On réserve au 01 40 40 79 39.

◆◆◆◆◆ Tous les Juifs italiens se doivent de connaître la revue *Ha Kehilah*, publication bimestrielle des Juifs de Turin. Elle paraît déjà depuis quinze ans et reflète les préoccupations d'une communauté diversifiée, et les articles y sont d'une bonne tenue. On se renseigne à la revue, *piazzetta Primo Levi*, 12, 10125 Torino, Italie.

◆◆◆◆◆ Dernière minute! Un livre vient de paraître dans la France profonde (Editions les Monédières, 19260 Treignac) : Un camp de Juifs oublié, Soudeilles (1941-42) dû à l'historien Paul Estrade et à son épouse Mouny Estrade-Szwarckopf. Ce livre relate la vie d'un Groupement de Travailleurs Etrangers (GTE n°665) qui a accueilli plus de 550 hommes, dont 161 ont été déportés. Compte rendu dans notre prochain numéro.

Sommaire

Editorial	1
La majorité impose sa loi aux langues minoritaires	
L'Actualité	2
Un lobby, des lobbies...(P. Lazar) Antisémitisme... et sionisme (J.S. Nakhalnik) La Shoah dans les manuels polonais (F. Tych)	
Le Débat	5
Lecture d'une relecture (M. Décourt)	
Humeur	7
De Leonardo à Maastricht (H. Carasso)	
La Culture	8
Les Livres (J.B., F. Weil, D. Simon) La Musique (J. Carasso) Le Cinéma (M.D., S. K-L., F.L., M. Hyenne) La Cuisine (folklore)	
La Mémoire	17
Lacaune, 1942-1999 (B. & J. Burko) Aron Hakodesh noir (M. Mitrani)	
La Littérature	19
La rentrée de M. Anissimov et de R. Bober (H. Raczymow)	
Les Textes	22
Martin Buber (I. Rozenman) P. Vidal-Naquet (D. Rousset)	
Brèves	27
La Mémoire (suite)	28
Un Aron Hakodech noir (M. Mitrani)	



(Suite de la page 1)

Mais une vieille nation comme la France, qui a fait le choix d'inscrire son destin dans un cadre européen aux contours encore incertains, aurait tout à gagner à profiter du stade de maturité qu'elle a déjà atteint pour le dépasser. Elle pourrait ainsi innover dans le champ politique et culturel, national et international, et retrouver la capacité d'initiative en la matière que, sidérée par l'audience en son sein des thèses de

l'extrême droite, elle semble avoir quelque peu perdue.

Dans un monde que le vingt et unième siècle verra selon toute vraisemblance bouleversé par des mouvements massifs de populations, une réflexion approfondie sur la légitimité de l'affirmation des "appartenances" culturelles lui en donne aujourd'hui l'occasion. Il s'agit certes d'abord de favoriser l'intégration des étrangers (c'est

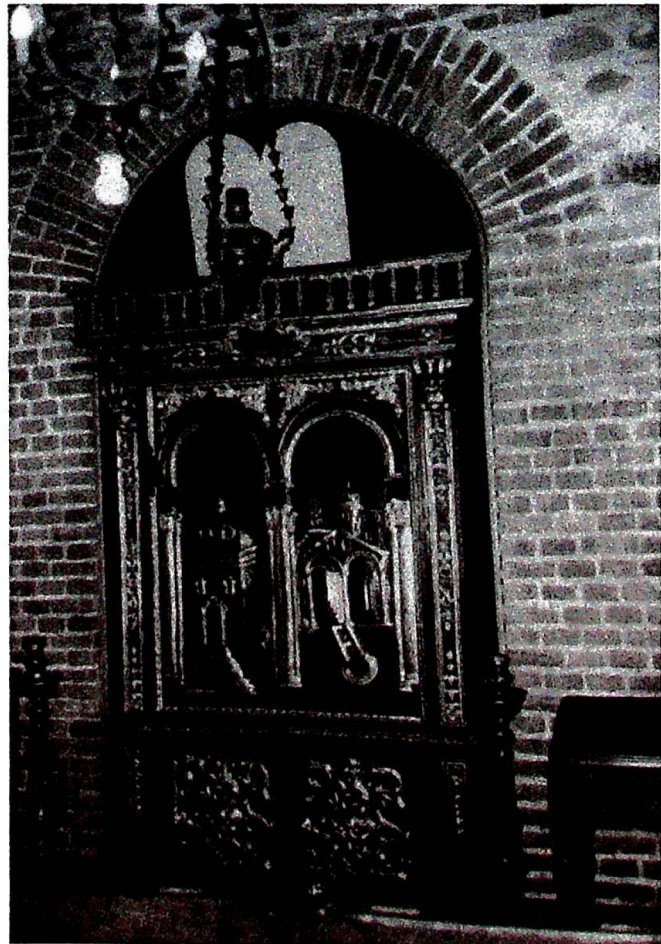
une première étape qui, à l'évidence, s'impose !). Mais il s'agit aussi, et rapidement, de concevoir un véritable renouveau des relations entre les citoyens. Au-delà de tout paradoxe, la quête de leurs racines spécifiques, qui leur est commune, avec la mise en partage, constituent sans doute l'un des moyens les plus sûrs de les rapprocher et de contribuer ainsi en fin de compte à l'union, sinon à l'unicité, de notre nation. ■

La Mémoire (suite)

Un Aron Hakodesh noir

Il y a cent cinquante ans, en juillet 1849, mourait Carlo Alberto de Savoie, roi de Sardaigne. En quoi ceci nous concerne-t-il ? C'est que, quelques mois plus tôt, en 1848, les Juifs de son royaume avaient obtenu les mêmes droits civils et politiques que tous les autres citoyens. Pour la première fois en Italie, la discrimination traditionnelle qui les frappait était constitutionnellement abolie. Les Juifs savoyards sortaient des ghettos. Ils se sont alors rapidement intégrés dans la vie politique, sociale, culturelle et économique du pays ; ils ont notamment activement appuyé les efforts de Camillo Cavour dans la tâche fondamentale du Risorgimento italien, et dans sa lutte pour l'unification du pays.

Pour cette raison, le décès du roi, intervenu peu de temps après l'émancipation, a été vivement ressenti par la communauté juive de Turin, la capitale du royaume. Comment marquer leur deuil, et leur reconnaissance ? Après débat, le *Aron Hakodesh* de la synagogue turinoise, une armoire datant du XVIII^e siècle qui abrite les rouleaux de la loi, a été peint en noir. C'est probablement le seul cas d'un aron hakodesh de cette couleur. ■



Micheline Mitrani